

l'artiste, du poète, du philosophe, du guerrier, de l'orateur, du musicien, du monarque, du prêtre, du pitre, du saint, du voleur, du criminel, etc., etc., etc.

Enfin, et naturellement, en ces deux sphères, deux lois :

a. Au plan physique et sensible du Multiple, de l'Individuel, du Visible : la loi des Contraires, *la loi d'opposition*, les Dualismes.

b. Au plan métaphysique des Universaux, de l'Unité, de l'Intelligible, de l'Invisible : la loi d'Harmonie, *la loi de Fusion*, l'Identification.

Et maintenant, en remontant, chaque série joue, au regard de la précédente, le rôle de Multiple et d'Individuel. Exemple : les Espèces sont le Multiple des Genres, etc.

Dans cette vaste procession, l'Universel alimente l'Individuel et se confond avec lui ; c'est le sol, l'humus dont le Multiple est l'herbe ; ou, encore, l'arbre, si beau, un chêne par exemple, est un symbole très net de ce merveilleux éploiement, où nous voyons :

l'Universel absolu et infini : Dieu, concevoir, éprouver, successivement, chacun des universaux relatifs et finis ; puis, à leur tour, ces universaux se constituer l'individuel de l'universel précédent, et enfin, par leur propre multiple, constituer les universaux subséquents.

L'univers est la série illimitée et interminable des fonctions et des œuvres de l'Être ; c'est la conception divine qui se déroule et s'accomplit ; c'est une grande et miraculeuse féerie *d'idées vivantes*, de concepts personnifiés, *d'abstractions réalisées*. Dieu pense, il vit et il accomplit ses idées ; les Mondes sont sa logique en action.

Ainsi, l'un est multiple, et, réciproquement, le multiple est un.

L'Être véritable, Dieu, est un, comme Esprit, comme Vérité, comme Volonté; il est multiple dans les idées, fruits de sa pensée.

Les Idées, phalanges innombrables et contraires, ont formé le mirage de l'univers, et l'ont rempli du Duel éternel entre le Bien et le Mal. La lutte éternelle qui emplit l'univers et la vie a, en somme, pour objectif et résultat le triomphe du Beau sur le Laid, du Bien sur le Mal, du Mieux sur le Bien, à l'infini.

Les êtres et les choses sont ainsi des idées divines antagonistes.

La création est éternelle, continue, successive, infinie. Elle est en Dieu et de Dieu comme la lumière du Soleil est, pour ainsi dire, en celui-ci et de lui, inséparables et cependant distinguables, ou encore, dans le rapport d'une Langue aux mots qui l'expriment, de l'Éternité au Temps. Mais aucune comparaison n'est exacte, et celles-ci ne sont que de vagues et imprécises indications.

Dieu est l'unique et éternel enchanteur. L'univers est la représentation hallucinatoire et harmonieuse des choses pensées par l'Éternel. L'être perçu et l'être conçu, c'est tout un. Toutes choses sont de réelles réalités irréelles. L'être, c'est le vrai; le vrai, c'est l'être. Qui donc, enfin, saura comprendre?

Et de même qu'il y a trois principes : le Logique, le Mathématique, le Moral; et trois conditions : l'Espace, le Temps, le Mouvement; et trois Périodes : le Passé, le Présent, l'Avenir; et trois éléments : l'Air, l'Eau, le Feu; et trois règnes : le

Minéral, le Végétal, l'Animal; il y a trois cycles : le Chaotique, du Père; l'Infernal, du Fils; le Céleste, du Saint-Esprit, qui se succèdent, et se mêlent, sans s'effacer, car tout ne fait qu'un.

Cette série de triades nous invite à dire un mot de la Trinité et de la division hypostatique.

Hypostase signifie substance, signifie matière (au sens aristotélique), signifie donc : En-puissance (Entité).

Les trois hypostases (qu'on peut envisager d'ailleurs, de multiples points de vue, ce qui les amène en des aspects divers) sont donc, ici, les trois « *en-puissance* » principales, ou universaux suprêmes qui étaient en Dieu.

La première est l'intellection pure, la conception générale et chaotique du Possible, *in globo*. C'est le principe, père de tout.

La deuxième est la masse entitaire de tous les possibles *en Mal*. C'est le principe second, fils du précédent.

La troisième est la masse entitaire, subséquente et future de tous les possibles *en Bien*. C'est le principe troisième, qui procède des deux autres.

Ceci dit, revenons à notre sujet.

L'univers sensible, que nous nommons le monde matériel, c'est le monde intelligible accommodé en vue des relations des êtres finis entre eux. Nous participons, comme fruits de l'esprit divin, aux Conceptions de cet Esprit, d'une manière relative, mais progressive et croissante; cela explique nos longues et séculaires erreurs touchant la nature du monde, et, aussi, notre montée continue dans le domaine de la Vérité. Le monde apparent est pour placer sous l'empire de nos moyens, de notre sensibilité,

les vérités nées dans la région transcendantale du Pur Esprit.

Mais un langage plus attentif, surtout plus philosophique, doit renverser les termes, ni plus, ni moins; car, dirai-je, le vrai monde *matériel*, c'est la collection successive des unités intelligibles, des universaux indéfinis; tandis que la série des multiples concrets, des *particuliers* déterminés, est le monde *formel*. En d'autres termes, c'est le monde intelligible qui est le vrai monde matériel. Il est pour la Raison, seule capable de saisir l'Abstrait, l'Universel; l'autre face du monde est pour les sens, bornés à la connaissance du concret ou particulier.

Ceci, que je viens de dire, est considérable. Qu'on se le grave dans la mémoire, et qu'on le comprenne; je ne le répéterai plus.

*
* *

Nous consignons, ici, une dernière observation capitale, touchant les Universaux.

Nous avons vu que toute chose conduit à l'infini et peut aboutir à l'infini. Ainsi, même un mouton, une armoire, etc., peuvent être poussés à l'infini.

Mais, la troisième Catégorie, la très importante Catégorie des Relations ou Rapports exigerait, en ce cas, que de conserve la bergerie, la houlette, le berger, la maison, le village, la terre fussent poussés à l'infini. Cela aboutirait à l'absurde.

Donc, la catégorie des Rapports impose la proportion, l'harmonie, c'est-à-dire *la limite*.

De là certaines quantités, considérées sous leur face de qualités, et sous l'angle des rapports, deviennent nécessairement et logiquement, par

motif de concordance et d'harmonie, des Possibilités *finies et limitées*.

En droit, elles sont infinies; en fait, elles sont finies.

Il serait absurde, en effet, qu'un éléphant fût microscopique, ou qu'un lapin fût plus gros qu'un astre.

Ces possibles finis et limités, sont nos infinis λ ; ce sont des universaux, réalisables et réalisés.

D'autres universaux restent de vrais infinis θ ; tels, l'Espace, la Vie, le Temps, le Mouvement. Mais, alors, ils sont éternels et successifs, et ainsi, *inépuisables*, donc, *irréalisables*; ou bien ils ne peuvent pas être autrement qu'actuels et, alors, ils sont *impossibles* et fictifs, car l'infini ne peut jamais être actuel.

En d'autres termes, tous les Universaux appelés à revêtir l'aspect matériel et à prendre une forme corporelle sont des infinis λ . Tous les universaux qui ne sont pas voués à cette forme *corporelle* et qui demeurent spirituels et abstraits, sont et restent des infinis θ ; telles sont les quantités-qualités *morales*, entre autres, qui vont à l'infini d'une manière éternelle, successive et inépuisable.

En résumé, voici donc que nous établissons DEUX SORTES D'UNIVERSAUX :

1° Les universaux métaphysiques et incorporels; ce sont de vrais infinis θ ;

2° Les universaux physiques et corporels; ce ne sont que des infinis γ .

Et nous verrons, au chapitre XXVII, que ces derniers diffèrent selon le Règne auquel ils appartiennent; ceux des deux premiers règnes (minéral et végétal) n'étant que des universaux d'ostension

pure, tandis que les Entités du règne animal sont de vraies incarnations de l'Âme unique, de l'Esprit éternel.

Catégories et Universaux.

Je terminerai par un mot d'ensemble touchant les Catégories et les Universaux. Les lecteurs initiés à la philosophie ne manqueront pas d'en noter l'étendue.

α . La trinité catégorique plane, dans la toute pure et suprême abstraction, à la cime de l'ontologie.

Elle y siège au triple point de vue : physique, intellectuel et moral; il convient d'avoir toujours présente à l'esprit cette règle.

β . C'est de cette trinité catégorique que procèdent, comme y étant contenues et insérées, les notions subsidiaires et essentielles de lieu, durée, connexion, et succession, qui se précisent et se déterminent dans les trois universaux principaux : l'Espace, le Temps, le Mouvement.

γ . A partir de là, on entre (selon la direction, et, par exemple, suivant l'ordre physique) dans la cosmogonie, d'abord, et

δ . Ensuite dans l'ontogonie,

Soit dans les trois universaux généraux qui sont les trois Règnes de la Science Naturelle.

ϵ . Et ceux-ci se développent, à l'infini, dans la série des universaux physiques de concrétion (de chacun des trois Règnes) qui éploient la Création éternelle ou Représentation des idées divines.

Sur les degrés de cet échelonnement se situent et se répartissent toutes les sciences humaines : vers en haut, les plus synthétiques et les plus géné-

rales; par en bas, les plus analytiques et les plus spéciales.

Et c'est gravement embrouiller la Philosophie que de ne pas avoir une vision claire de ces distinctions nécessaires, au milieu de cet enchaînement profus.

Et remarquons bien, en passant, que dans les Universaux physiques, l'Entité, en principe ne saurait être ni dessinée, ni représentée, ni figurée. On ne pourrait point dessiner l'animal, *sui generis*, non plus l'homme, en général. Cela est un pur concept; il ne peut être que *pensé*, par distinction, relativement à tout ce qui n'est pas lui. Par exemple, quand Dieu pensa l'Homme, il eut en vue de faire un être qui serait autrement que tous les autres êtres déjà faits. Eh bien, il ne lui eût pas été possible, même à lui, de tracer sur une toile l'image de cet être nouveau. Le plan n'en pouvait être que *conçu* purement et en général. Le concept pur et synthétique de l'Homme n'était déterminable et dessinable que dans les hommes particuliers et individuels, avec, alors, toute l'incalculable diversité analytique qui était possible, quant aux tailles, aux couleurs, aux beautés, etc., quant aux quantités-qualités, en un mot, physiques, intellectuelles, et morales.

Le schéma de l'Éventail, la théorie de l'unité-multiple, sont, ici, des choses dont la compréhension est indispensable au lecteur, pour qu'il puisse lier, dans son savoir, le fait empirique au concept transcendant. (V. note n° 3.)

La Kabbale Juive, dont j'ai réussi à percer le sens secret, s'accorde au mieux avec la théorie immatérialiste du Mentalisme.

Je veux donner au lecteur l'occasion de s'en convaincre.

Je transcris donc, ici, le texte de Sepher Jecirah (traduction de Mayer Lambert, professeur au séminaire israélite) et je le fais suivre de mes explications.

Extraits du « Pur Esprit » (1)

CHAPITRE PREMIER

§ 1^{er}. — Par trente-deux voies mystérieuses de sagesse, Yah ou IOAh, l'éternel Sabaot, le Dieu d'Israël, Dieux vivants, Dieu tout puissant, élevé et sublime, habitant l'Éternité, et dont le nom est saint, a tracé et créé son nom, sous trois formes, ou trois livres, ou trois numérations : Sepher, Sephar, et Sipur, c'est-à-dire par l'Écriture, le Nombre et la Parole (ou : par le Nombre, le Nombrant et le Nombré). Ce sont : Dix nombres primordiaux ; vingt-deux lettres fondamentales, dont trois principales, sept doubles, et douze simples.

§ 2. — Dix Nombres primordiaux, selon le nombre des dix doigts, dont cinq sont en face de cinq. Et la personne de l'Unique est juste au milieu, par la Langue, la Parole, et la Bouche. Ils correspondent aux dix infinis : profondeur du commencement et profondeur de la fin ; profondeur du bien et profondeur du mal ; profondeur du haut et profondeur du bas ; profondeur de l'orient et profondeur de l'occident ; profondeur du nord et profondeur sud ; et un maître unique : Dieu, Roi fidèle, les domine tous du séjour de sa sainteté et jusque dans l'éternité des éternités.

§ 3. — Vingt-deux lettres fondamentales : trois principales ; *alef*, *mem*, *schin*. Elles correspondent au plateau du Mérite et au plateau du Démérite ; et la Balance, à la Loi qui met l'équilibre entre eux. Sept doubles : bet, guimel, dalet, kaf, pé, resch, tav, qui

(1) *Le Pur Esprit*, 3 volumes, chez l'éditeur.

correspondent à la vie, la paix, la sagesse, la richesse, la fécondité, la faveur, le pouvoir. Douze simples : hé, vav, zayin, het, tet, yod, lamed, nun, samekh, ayin, sadé, qof, qui correspondent à la vue, l'ouïe, l'odorat, la parole, la nutrition, la cohabitation, l'action, la marche, la colère, le rire, la pensée, le sommeil.

§ 4. — Par lequel Yah, éternel Sabaot, Dieu d'Israël, Dieu tout vivant, Dieu tout puissant, élevé, sublime, habitant l'Éternité, et dont le nom est saint, a tracé trois Pères et leurs postérités ; sept conquérants et leurs légions ; douze arêtes du cube. La preuve de la chose est donnée par des témoins dignes de foi : le Monde, l'Année et l'Ame, qui ont la règle des Dix, Trois, Sept et Douze. Leurs préposés sont le Dragon, la Sphère et le Cœur.

CHAPITRE II

§ 1^{er}. — Dix Nombres primordiaux ; dix et non neuf ; dix et non onze. Comprends avec sagesse, sois sage avec intelligence ; examine-les et sonde-les. Sache, pense, imagine ; établis la chose dans son évidence et établis le Créateur à sa place. Les Nombres correspondent à dix infinis. Quand on les aperçoit, ils ressemblent à l'éclair et, à la fin, ils vont à l'infini. On a dit d'eux qu'ils s'élancent et reviennent. Sur l'ordre de Dieu, ils se précipitent comme un ouragan et ils se prosternent devant son trône.

§ 2. — Vingt-deux lettres fondamentales. Trois principales ; sept doubles, et douze simples. Des trois principales, mystère important, caché, merveilleux, éclatant, sortent le Feu, l'Air, et l'Eau, dont tout a été créé.

§ 3. — Sept doubles. Six côtés dans les six directions et le temple placé juste au milieu. L'Éternel soit béni. Il est l'endroit du Monde et le Monde n'est pas son endroit.

§ 4. — Douze simples ; douze arêtes des angles se divisant dans les directions, séparant les différents côtés : arête est-nord ; idem est-haut ; idem est-bas ; idem nord-ouest ; idem nord-haut ; idem nord-bas ; idem ouest-sud ; idem ouest-haut ; idem ouest-bas ; idem sud-est ; idem sud-haut ; idem sud-bas.

§ 5. — Par lesquelles, Yah, éternel Sabaot, etc., a tracé vingt-deux lettres fixées à la sphère ; la sphère tourne devant derrière. Un signe de la chose : rien ne dépasse en bien les délices (oueg), et rien ne dépasse en mal la plaie (néga).

§ 6. — La preuve de la chose est donnée par des témoins dignes de foi : le Monde, l'Année, l'Ame. Le Monde se compte par dix : les trois sont : le Feu, l'Air et l'Eau ; les sept sont les sept planètes ; les douze sont les signes du Zodiaque. L'Année se compte par dix : les trois sont l'Hiver, l'Été et la saison modérée ; les sept sont les jours de la création ; les douze sont les douze mois. La Personne se compte par dix : trois sont la tête, le tronc, le ventre ; les sept sont les sept ouvertures ; les douze sont les douze organes directeurs.

CHAPITRE III

§ 1^{er}. — Dix Nombres fermés. Ferme ta bouche pour ne pas parler ; ferme ton cœur pour ne pas penser, et si ton cœur s'élançe retourne vers l'endroit ; car, il est dit ainsi : « ils courent et ils reviennent ». Fixe leur fin dans leur commencement, et leur commencement dans leur fin, comme une flamme fixée à un tison. Sache, pense, et imagine que le Créateur est Un et qu'il n'y en a pas en dehors de lui. Devant l'unité que comptes-tu ?

§ 2. — Vingt-deux lettres fondamentales : trois principales, sept doubles, douze simples. Trois principales : le Feu, l'Air et l'Eau. L'origine du Ciel est le Feu ; l'origine de l'Atmosphère est l'Air ; l'origine de la

Terre est l'Eau. Le Feu monte; l'Eau descend, et l'Air est la règle qui met l'équilibre entre eux. Le Mem est grave; le Schin est aigu; l'Alef est intermédiaire entre eux. Alef-Mem-Schin est scellé de dix sceaux et enveloppé dans le Mâle et la Femelle. Sache, pense, et imagine que le Feu supporte l'Eau.

§ 3. — Sept doubles qui sont usitées avec deux prononciations : l'une douce, l'autre dure, à l'instar du Fort et du Faible. Les doubles représentent les contraires; le contraire de la vie, c'est la mort; de la paix, c'est le malheur; de la sagesse, c'est la sottise; de la richesse, c'est la pauvreté; de la culture, c'est le désert; de la grâce, c'est la laideur; du pouvoir, c'est la servitude.

§ 4. — Douze lettres simples. Il les a tracées, taillées, multipliées, pesées et permütées. Comment les a-t-il multipliées? Deux pierres bâtissent deux maisons; trois bâtissent six maisons; quatre bâtissent vingt-quatre, cinq bâtissent cent-vingt; six bâtissent sept cent-vingt; sept bâtissent cinq mille quarante maisons (1). A partir de là, va et compte ce que ta bouche ne peut exprimer, ce que ton oreille ne peut entendre.

§ 5. — Par lesquelles, Yah, éternel Sabaot, etc., a tracé le Monde. Yah se compose de deux lettres. Ioah se compose de quatre lettres, Sabaot, il est comme un signe dans son armée. Dieu d'Israël est un prince devant Dieu. Dieu vivant. Trois choses sont appelées vivantes : Dieu vivant; eau vive; arbre de la vie. El, Fort, Sadday. Jusque là il suffit. Élevé, car il réside dans la Hauteur du Monde et est au-dessus de tous les êtres élevés. Sublime, car il porte et soutient le Haut et le Bas, tandis que les porteurs sont en bas et leur charge en haut; lui est en haut et il porte en bas; il porte et soutient le Monde entier. Habitant l'éternité, car son règne est éternel et ininterrompu.

(1) En multipliant chaque Produit par le facteur suivant : Ex. $2 \times 3 = 6 \times 4 = 24 \times 5 = 120 \times 6 = 720 \times 7 = 5.040$, etc.

Son nom est saint, car, lui et ses serviteurs sont saints et ils lui disent chaque jour : Saint, Saint, Saint.

§ 6. — La preuve de la chose est donnée par des témoins dignes de foi : le Monde, l'Année, l'Ame. Les douze sont en bas ; les sept sont au-dessus ; les trois au-dessus des sept. Des trois, il a formé son sanctuaire et tous sont attachés à l'un. Signe de l'Un qui n'a pas de second ; Roi unique dans son monde qui est un et dont le nom est un.

CHAPITRE IV

§ 1^{er}. — Dix nombres primordiaux. 1^o L'esprit du Dieu vivant, vie du Monde, dont le trône est affermi de toute éternité. Son nom est loué et béni, toujours et éternellement ; c'est là l'Esprit-Saint.

§ 2. — 2^o Il a tracé un air d'un autre air ; il a taillé les quatre côtés du ciel : l'Orient, l'Occident, le Nord et le Sud ; et il y a un vent de chaque côté.

§ 3. — Vingt-deux lettres fondamentales : trois principales, sept doubles, et douze simples. Lettres taillées dans l'air, tracées par la voix, fixées dans la bouche en cinq endroits :

alef, hé, het, ayin.

Bet, vav, *mem*, pé.

Guimel, yod, kaf, qof ;

Dalet, tet, lamed, nun, tav, zayin ;

samekh, sadé, resch, *schin*.

Les gutturales se prononcent avec la fin de la langue ; les linguales avec le milieu de la langue en se prononçant avec la voyelle ; les sifflantes entre les dents et avec la langue inerte.

§ 4. — Les vingt-deux lettres, il les a tracées, multipliées, pesées et interverties, et il en a formé toutes les créatures et tout ce qui sera créé. Et de quelle façon les a-t-il multipliées ? L'alef avec toutes, et toutes avec l'alef. Le bet avec toutes et toutes avec le bet. Le gui-

mel avec toutes et toutes avec le guimel; etc. Toutes tournent en cercle. Il se trouve qu'elles sortent par deux-cent-trente-et-une portes; il se trouve que toutes les paroles sortent sous un même nom.

§ 5. — Il a formé du néant le réel, et il a fait exister ce qui n'était pas; il a taillé de grandes colonnes d'un air insaisissable.

§ 6. — 3° Il a créé l'Eau, de l'air. Il a tracé et taillé avec elle, le Tohu et le Bohu, le limon et l'argile. Il en a fait comme une sorte de parterre. Il les a taillés en une sorte de mur; il les a couverts comme une sorte de toiture; il a fait couler l'eau dessus, et cela est devenu la Terre, comme il est écrit: « car, à la neige, il dit: sois de la Terre. » Tohu, c'est la ligne verte qui entoure le monde entier: Bohu, ce sont les pierres trouées et enfoncées dans l'océan, d'où sort l'eau, comme il est dit: « il tendra sur elle la ligne de Tohu et les pierres de Bohu ».

§ 7. — 4° Le Feu, de l'eau. Il a tracé et taillé avec lui, le trône de gloire et toute la région céleste, comme il est écrit: « il fait des vents ses messagers et ses serviteurs du feu flamboyant. »

§ 8. — 5° Il a choisi trois lettres simples et les a fixées avec son grand nom et a scellé avec elles les six côtés. Il a scellé le haut; il s'est tourné en haut et l'a scellé avec *yod*, hé, vav.

6° Il a scellé le bas, il s'est tourné en bas, et l'a scellé avec *yod*, vav, hé.

7° Il a scellé l'Orient, il s'est tourné vers l'Orient et l'a scellé avec hé, vav, *yod*.

8° Il a scellé l'Occident; il s'est tourné derrière lui et l'a scellé avec hé, *yod*, vav.

9° Il a scellé le Midi avec vav, *yod*, hé.

10° Il a scellé le Nord, avec vav, hé, *yod*.

Voilà les Dix nombres primordiaux: 1° l'esprit du Dieu vivant; 2° l'Air, créé de l'esprit; 3° l'Eau, créée de l'air; 4° le Feu, créé de l'eau; 5-10° le Haut, le Bas, l'Orient, l'Occident, le Nord, le Sud.

CHAPITRE V

§ 1^{er}. — Il a fait régner l'Alef dans l'air; il lui a attaché une couronne et a combiné l'un avec l'autre; et il a créé avec, l'atmosphère dans le monde, la saison modérée dans l'année, et le tronc dans la personne, mâle et femelle : mâle avec emesch, et femelle avec ascham.

§ 2. — Il a fait régner le Mem sur l'eau; il lui a attaché une couronne et il les a mélangés l'une avec l'autre, et il a formé avec lui : la Terre dans le monde, l'Hiver dans l'année; le ventre dans la personne.

§ 3. — Il a fait régner le Schin dans le Feu, et il lui a attaché une couronne, et il les a mêlés l'un avec l'autre; il a créé avec lui : le Ciel dans le monde, l'été dans l'année, la tête dans la personne, mâle et femelle. De quelle façon les a-t-il mêlés?

Alef, mem, schin.

alef, schin, mem.

mem, schin, alef.

mem, alef, schin.

schin, alef, mem.

schin, mem, alef.

Le ciel est de feu; l'atmosphère est de l'air; la terre est de l'eau.

La tête de l'Homme est de feu; son cœur est de l'air; son ventre est de l'eau.

§ 4. — Sept lettres doubles, il les a tracées, taillées, mélangées, équilibrées et permutées : il a créé avec elles les planètes, les jours et les ouvertures.

§ 5. — Il a fait régner le Bet et il lui a attaché une couronne et les a combinés l'un avec l'autre; et il a créé avec lui : Saturne dans le monde, le sabbat dans l'année, et la bouche dans la personne.

§ 6. — Il a fait régner le Guimel; il lui a attaché une couronne et les a mélangés l'un avec l'autre. Il a créé avec lui : Jupiter dans le monde, Dimanche dans l'année, l'œil droit dans la personne.

§ 7. — Il a fait régner le Dalet; il lui a attaché une couronne; il les a mélangés et il a créé avec lui : Mars dans le monde, le Lundi dans l'année, l'œil gauche dans la personne.

§ 8. — Il a fait régner le Kat, etc., et a créé avec lui : le Soleil dans le monde, le Mardi dans l'année, la narine droite dans la personne.

§ 9. — Il a fait régner le Pé, etc., et a créé avec lui : Vénus dans le monde, le Mercredi dans l'année, la narine gauche dans la personne.

§ 10. — Il a fait régner le Resch, etc., et a créé avec lui : Mercure dans le monde, le Jeudi dans l'année, l'oreille droite dans la personne.

§ 11. — Il a fait régner le Tav; il lui a attaché une couronne, etc., et a créé avec lui : la Lune dans le monde, le Vendredi dans l'année, et l'oreille gauche dans la personne.

§ 12. — Il a séparé les témoins et les a placés chacun à part; le Monde à part, l'Année à part, la Personne à part.

CHAPITRE VI

Douze simples. Il les a tracées, taillées, multipliées, équilibrées et permutées et il a créé avec elles les signes du Zodiaque, les Mois, et les organes directeurs : deux agités, deux tranquilles, deux délibérants, deux gais (qui sont l'hypocrisie et la calomnie).

§ 1^{er}. — Il les a mis comme en lutte et les a rangés comme en bataille. Dieu a fait l'un en face de l'autre.

§ 2. — Trois, chacun à part : sept divisés : trois au-dessus de trois, et un, la règle, qui met l'équilibre entre eux. Douze placés en bataille : trois amis, trois ennemis, trois meurtriers, trois résurrecteurs, et tous attachés l'un à l'autre. Signe de la chose : vingt-deux objets et un corps.

§ 3. — De quelle façon les a-t-il multipliés? hé-vav,

vav-hé; zayin-het; het-zayin; tet-yod; yod-tet; lamed-nun; nun-lamed; samekh-ayin; ayin-samekh; sadé-qof; qof-sadé.

§ 4. — Il a fait régner le Hé, lui a attaché une couronne, les a mélangés l'un avec l'autre et il a créé avec lui : le Bélier dans le monde, nisan dans l'année, et le foie dans la personne.

§ 5. — Il a fait régner le Vav, etc., et a créé avec lui : le Taureau dans le monde, iyyar dans l'année, la bile dans la personne.

§ 6. — Il a fait régner le Zayin, etc., et a créé avec lui : les Gémeaux dans le monde, sivan dans l'année, et la rate dans la personne.

§ 7. — Il a fait régner le Het, etc., et a créé avec lui : le Cancer dans le monde, tammuz dans l'année, et l'estomac dans la personne.

§ 8. — Il a fait régner le Tet, etc., et a créé avec lui : le Lion dans le monde, ab dans l'année, le rein droit dans la personne.

§ 9. — Il a fait régner le Yod, etc., et a créé avec lui : la Vierge dans le monde, élul dans l'année et le rein gauche dans la personne.

§ 10. — Il a fait régner le Lamed, etc., et a créé avec lui : la Balance dans le monde, tischri dans l'année, et l'intestin abstinent dans la personne.

§ 11. — Il a fait régner le Nun, etc., et a créé avec lui : le Scorpion dans le monde, mareschvan dans l'année, l'intestin aveugle dans la personne.

§ 12. — Il a fait régner le Samekh, etc., et a créé avec lui : le Sagittaire dans le monde, kisler dans l'année, la main droite dans la personne.

§ 13. — Il a fait régner le Ayin, etc., et a créé avec lui : le Capricorne dans le monde, tébet dans l'année, la main gauche dans la personne.

§ 14. — Il a fait régner le Sadé, etc., et créé avec lui : le Verseau dans le monde, shebat dans l'année, le pied droit dans la personne.

§ 15. — Il a fait régner le Qof, etc., et a créé avec lui : les Poissons dans le monde, adar dans l'année, et le pied gauche dans la personne.

§ 16. — Il a divisé les témoins, les a placés chacun à part, le Monde à part, l'Année à part, et la Personne à part.

CHAPITRE VII

§ 1^{er}. — Air, demi-saison, tronc.

Eau, terre, hiver, ventre.

Feu, ciel, été, tête.

Et ce sont : Alef, Mem, Schin.

§ 2. — Saturne, Samedi, Bouche.

Jupiter, Dimanche, œil droit.

Mars, Lundi, œil gauche.

Soleil, Mardi, narine droite.

Vénus, Mercredi, narine gauche.

Mercure, Jeudi, oreille droite.

Lune, Vendredi, oreille gauche.

Et ce sont : bet, guimel, dalet, kaf, pé, resch, tav.

§ 3. — Bélier, nisan, foie.

Taureau, iyyar, bile.

Gémeaux, sivan, rate.

Cancer, tammuz, estomac.

Lion, ab, rein droit.

Vierge, élul, rein gauche.

Balance, tischri, intestin abstinent.

Scorpion, mareschvan, intestin aveugle.

Sagittaire, kisleb, main droite.

Capricorne, tébet, main gauche.

Verseau, schébat, pied droit.

Poissons, adar, pied gauche.

Et ce sont : hé, vav, zayin, het, tet, yod, lamed, nun, samekh, ayin, sadi, qof.

CHAPITRE VIII

§ 1^{er}. — Avec l'Alef, ont été formés : l'air, l'atmosphère, la demi-saison, la poitrine, et le fléau ou règle de l'équilibre.

Avec le Mem, ont été formés : l'eau, la terre, l'hiver, le ventre, le plateau de Démérite.

Avec le Schin, ont été formés : le feu, le ciel, l'été, la tête et le plateau du Mérite.

§ 2. — Avec le Bet, ont été formés : Saturne, le Sabbat, la bouche, la Vie et la Mort.

Avec le Guimel, ont été formés : Jupiter, Dimanche, l'œil droit, la paix et le malheur.

Avec le Dalet, ont été formés : Mars, Lundi, l'œil gauche, la sagesse et la sottise.

Avec le Kat, ont été formés : le Soleil, Mardi, la narine droite, la richesse et la pauvreté.

Avec le Pé, ont été formés : Vénus, Mercredi, la narine gauche, la culture et le désert.

Avec le Resch, ont été formés : Mercure, Jeudi, l'oreille droite, la grâce et la laideur.

Avec le Tav, ont été formés : la Lune, Vendredi, l'oreille gauche, la domination et la servitude.

Avec le Hé, ont été formés : le Bélier, nisan, le foie, la vue et la cécité.

Avec le Vav, ont été formés : le Taureau, iyyar, la bile, l'ouïe et la surdité.

Avec le Zayin, ont été formés : les Gémeaux, sivan, la rate, l'odorat et l'absence d'odorat.

Avec le Het, ont été formés : le Cancer, tammuz, l'estomac, la parole et le mutisme.

Avec le Tet, ont été formés : le Lion, ab, le rein droit, la restauration et la faim.

Avec le Yod, ont été formés : la Vierge, élul, le rein gauche, le commerce sexuel et la castration.

Avec le Lamed, ont été formés la Balance, tischri,

l'intestin abstinent, l'activité et l'inertie. Avec Nun, ont été formés : le Scorpion, mareschvan, l'intestin aveugle la marche et la claudication.

Avec Samekh, ont été formés : le Sagittaire, kislev, la main droite, la colère et la douceur.

Avec Ayin, ont été formés : le Capricorne, tébet, la main gauche, le rire et la larme.

Avec Sadé, ont été formés : le Verseau, schébat, le pied droit, la tendresse et la sécheresse.

Avec le Qof, ont été formés : les Poissons, adar, le pied gauche, le sommeil ou langueur, et l'éveil ou la fougue.

Et tous sont attachés au Dragon, à la Sphère et au Cœur.

Le Dragon, dans le monde, est comme un roi sur le trône.

La Sphère, dans l'année, est comme un roi dans la ville.

Le Cœur, dans le corps, est comme un roi à la guerre.

CHAPITRE IX ET DERNIER

Le résumé de la chose est :

Quelques-uns se réunissent avec d'autres, et ceux-ci se réunissent avec ceux-là. Ceux-ci sont opposés à ceux-là, et ceux-là opposés à ceux-ci. Ceux-ci sont le contraire de ceux-là, et ceux-là sont le contraire de ceux-ci. Si ceux-ci ne sont pas, ceux-là ne sont pas; et si ceux-là ne sont pas, ceux-ci ne sont pas.

Et tous sont attachés au Dragon, à la Sphère, et au Cœur.

Récapitulons, enfin, les 10 Séphiroths du Zohar :

Suprême Séphirah, isolée : La Couronne (Kéther) : elle signifie l'Être infini : *la Vérité*.

Conjoints	}	1 ^{re} Séphirah, la Sagesse (Hochmah)	}	<i>Le Possible et</i>
		2 ^e Séphirah, l'Intelligence (Binah)		<i>les Contraires.</i>
		3 ^e Séphirah, la Science. — <i>Reflét — la Nature.</i>		

Conjoints	{	4 ^e Séphirah, la Justice (Géburah). — <i>La Logique.</i>
		5 ^e Séphirah, la Puissance (Chésed). — <i>Le Vouloir</i> (expansion).
		6 ^e Séphirah, la Beauté (Thiphéret). — <i>Le Bien-Beau.</i>
Conjoints	{	7 ^e Séphirah, le Triomphe (Netzah). — <i>La Nécessité.</i>
		8 ^e Séphirah, la Gloire (Hod). — <i>Pour réaliser.</i>
		9 ^e Séphirah, le fondement (Jésod). — <i>Copulation.</i>
		10 ^e Séphirah, isolée, la Royauté (Malchut). <i>Harmonie.</i>

COMMENTAIRE

Il n'y a pas apparence que, jusqu'à présent, le sens caché de la Kabbale ait été pénétré. Le Sepher Jecirah nous invitait à penser, à réfléchir, à méditer, pour réussir à vaincre l'ambiguïté de son texte. J'ai pensé, réfléchi, médité, et je crois que l'on peut, une fois soulevé le voile du Symbolisme où s'enveloppe le système hébreu, en concevoir et oser l'interprétation suivante :

Posons d'abord les grandes lignes de la Théorie déposée dans la Kabbale :

I. L'Un, Dieu Vivant, écrit 3 Livres.

Ces 3 livres sont : le Monde, l'Année, l'Âme,

Ces 3 livres sont révélés, exprimés par : l'Écriture, le Nombre, la Parole.

II. L'Écriture s'accomplit par l'emploi de 22 lettres. Le Nombre se traduit par 10 Nombres essentiels.

Notez qu'on ne dit pas des chiffres, car les lettres sont des chiffres et les chiffres sont des lettres.

Ces 22 lettres et ces 10 nombres forment les 32 voies mystérieuses de Sagesse.

III. La Parole emploie les Lettres et les Nombres.

Donc, *la Parole*, l'Expression, c'est la réalisation, *le Verbe créateur*, et il emploie ces 32 voies merveilleuses de Sagesse, ces 32 moyens efficaces.

IV. Les Lettres viennent en premier lieu, puisque les Nombres se réfèrent aux Lettres; il faut donc commencer par les Lettres.

Les vingt-deux *lettres* de l'Écriture se divisent :

1^o En 3 lettres Principales.

2° En 7 lettres doubles.

3° En 12 lettres simples.

Et ces 22 lettres servent à former toutes les créatures, créées et à venir. Ce sont donc *les Idées*, d'abord en Puissance, puis en Acte.

V. Les 3 livres de Dieu sont : le Monde, l'Année, l'Ame.

Le Monde, c'est l'Univers phénoménal.

L'Année, c'est la succession des événements, des phénomènes, des Faits.

L'Ame, c'est le stable, la vie permanente, la Personne universelle, qui passe dans le Temps ou Année, et qui se manifeste dans le Monde.

VI. *Les 3 lettres principales* sont : Alef, Mem, Schin, Ce sont les 3 pères. Ils correspondent à la Balance, pourvue de ses deux plateaux du Mérite et du Démérite.

Il en sort *le Feu, l'Air, et l'Eau*, dont tout a été créé.

Ce sont donc *les 3 principes, les 3 choses essentielles*.

Ces 3 lettres forment le Sanctuaire ; donc Dieu s'y tient.

L'Air a fait l'Eau.

L'Eau a fait le Feu.

Le Feu a fait le Trône de Dieu.

Qui a fait l'Air ? l'Air a été créé de l'Esprit.

Alef, c'est l'Air, il est l'équilibre entre Mem et Schin.

Mem, c'est l'Eau, elle descend ; son ton est grave ; elle a fait le Tohu et le Bohu, le limon et l'argile, bref la Terre.

Schin, c'est le Feu ; il monte ; son ton est aigu ; il a fait le trône de Dieu et la région Céleste.

Le Feu supporte l'Eau (supporter, c'est le Feu qui porte en-dessous de lui, l'Eau, comme la corde du puits supporte le seau).

Et encore :

Alef, fait la saison tempérée de l'année, et le cœur de l'homme, c'est-à-dire l'entre-deux.

Mem, fait l'hiver de l'année, et le ventre de l'homme.

— Le Bas, le Nadir.

Schin, fait l'été de l'année, et la tête de l'homme. —
Le Haut, le Zénith.

Et encore :

Alef, fait le fléau d'équilibre et de soutien de la
Balance.

Mem, fait le plateau de Démérite.

Schin, fait le plateau du Mérite.

Et enfin :

Alef-Mem-Schin, est scellé de 10 sceaux et enveloppé
dans le Mâle et la Femelle.

Ces 3 lettres étant les Principes, *là est la clef du
système.*

Que veulent dire toutes les images prérappelées?

L'Air, représente l'équilibre, la saison modérée; il
est la fixité, l'immobilité.

L'Eau, tend à descendre, à aller, à courir, elle re-
présente la mobilité.

Le Feu, tend à monter; il dévore les choses, les
réduit en cendres, les anéantit; et en même temps, il
répand de la Lumière.

D'où, je vois que, au point de vue du *Sensible* :

1° L'Air, ou Alef, est l'*Espace* immobile, qui contient
tout, qui porte tout le reste, comme le fléau de la Ba-
lance porte les deux plateaux.

2° L'Eau, ou Mem, c'est le *Mouvement*.

Sans Espace, le mouvement serait impossible, car
c'est une translation dans l'étendue; donc Alef fait
Mem; ou l'Air fait l'Eau.

3° Le Feu, ou Schin, qui dévore les choses, qui tend
à monter, qui jette les choses au néant et les réduit en
cendres, c'est la *Durée*, le *Temps*. Tout mouvement
implique une durée quelconque, donc, l'Eau, ou Mem,
a fait le Feu, ou Schin.

Or, Espace, Mouvement, et Temps, sont bien les
3 principes qui constituent tout ce qui est, car toutes
les choses qui sont, offrent une étendue, une tendance
au changement et une durée.

Et, d'autre part, d'un autre point de vue, l'Air, l'Eau, et le Feu, sont bien les 3 seuls éléments de la Nature, laquelle est, partout, enveloppée dans le Mâle et la Femelle, soit dans le Positif et le Négatif. Au fond, l'Air et l'Eau sont, seuls, des éléments. Le Feu, qui n'a aucune essence et qui n'entre dans la nature chimique d'aucun corps, n'est pas un élément, mais l'universel agent physique de composition et de décomposition. Donc, Dieu a pu écrire en se fondant sur ces 3 lettres principales : *le Monde, l'Année, l'Ame*.

Je vois encore autre chose, au point de vue de *l'Intelligible*.

1^o Alef, c'est l'espace illimité; donc, c'est l'abîme infini du *Possible*.

2^o Mem, c'est l'eau qui descend, tendant toujours vers en bas; c'est le laid, le *Mal*; le Moins, le passif (plateau du démérite).

3^o Schin, c'est le feu qui va toujours vers en haut, qui jette de la lumière; c'est le beau, l'Actif, le Plus, le *bien* (plateau du mérite).

VII. Les 7 lettres *doubles* sont : bet, guimel, dallet, kaf, pé, resch, tav. Ce sont les 7 conquérants, c'est-à-dire ceux qui augmentent leur domaine aux dépens de leurs rivaux. Ils sont susceptibles de deux prononciations, l'une dure, l'autre douce, à l'instar du fort et du faible, marquant ainsi que leurs succès sont tantôt rapides et violents, tantôt lents et opérés comme par insinuation. Elles ont fait dans l'Univers les sept Planètes qui ont procédé les unes des autres et qui se gouvernent réciproquement; elles ont fait dans l'Année les sept jours de la semaine, qui se suivent et diffèrent les uns des autres; elles ont fait dans l'Homme les sept ouvertures qui sont : la bouche, les deux yeux, les deux narines, les deux oreilles, par où sont reçues les impressions extérieures bonnes ou mauvaises. Entre ces sept lettres, divisées en deux groupes, de 3 au-dessus de 3, se place le Temple, ou la Règle, ou la Loi,

synonyme de la Nécessité, de l'Obligation, de l'Inévitable; comme le soleil, chef et centre du système solaire, régit le concert des astres.

Eh bien, ces 7 lettres doubles, ainsi d'ailleurs que le texte, lui-même, l'indique, représentent *les Contraires*, dont les termes généraux peuvent être ceux-ci :

La Vie, et tout ce que ce mot peut signifier, et la Mort, avec tout ce que ce mot peut signifier.

La Paix, ou bonheur, avec toutes ses variétés : et le Malheur, son contraire.

La Sagesse, avec toutes ses variétés — et la Sottise.

La Richesse, ou abondance, dans tous les ordres imaginables — et la Pauvreté ou dénûment, avec toutes ses gammes.

La Fécondité — et la Stérilité.

Le Charme, l'Attraction, ce qui plaît — et son contraire, le Revêche, ce qui répugne et déplaît.

Enfin, la Liberté, l'indépendance, l'autorité — et, inversement, la Servitude, la Sujétion.

Du point de vue de l'*Intelligible*, je vois encore dans ces sept doubles, les Concepts généraux de la Relation ; les Concepts opposés, virtuels, uniquement *en-puissance* et formant en ceci la Matière de toutes les combinaisons possibles, au sens de la philosophie aristotélique.

VIII. Les douze lettres *simples*, sont : hé, vav, zayin, het, tet, yod, lamed, nun, samekh, ayin, sadé et qof, qui se multiplient à l'infini. Ce sont les douze arêtes du cube. Or, le cube, c'est X^3 . C'est donc une quantité qui devient volume, qui prend corps, une idée qui se précise, qui passe de la Puissance à l'Acte; le virtuel qui devient *l'actuel*. J'y verrai donc les concepts particuliers et précis qui déterminent les concepts généraux. Or, en effet, ces concepts simples et nets précisent, savoir :

1° Dans l'ordre *sensible* :

Les phases du Temps, par les douze mois de l'année. Les jours de la semaine sont communs et indéterminés.

Les mois, au contraire, sont précis et emportent une idée claire et déterminée.

Les phases de l'évolution solaire dans l'espace, par les douze signes du Zodiaque.

Et les situations de l'étendue, par les subdivisions des quatre divisions que fixent les quatre points cardinaux.

Les douze organes actifs de l'Homme qui réalisent les virtuels et permettent les fonctions diverses que la vie implique et comporte.

2° Dans l'ordre *intelligible* :

Les concepts particuliers que les concepts généraux opposés comportaient et enfermaient en eux. C'est ici la Matière revêtue de la *Forme*, au sens de la philosophie aristotélique.

Tels : pour la bouche : la Parole, ou le Mutisme, la Restauration ou la Faim, la Colère ou la Douceur.

Pour les yeux : la Vue, ou la Cécité.

Pour les narines : l'Odorat, ou l'absence d'odorat.

Pour la fécondité : la Puissance, ou l'Impuissance.

Pour le charme : la Bonté, ou la Méchanceté, etc.

IX. Les douze simples sont en bas (dans les phénomènes, dans les *faits*); les sept doubles sont au-dessus (dans les lois, dans les généralités); les trois principales sont au sommet (dans le Possible et dans les Éléments ou Principes).

X. Les 7 doubles et les 12 simples, par les myriades de combinaisons qui leur sont possibles, sont la manifestation des trois Éléments, au sein de l'Espace, par l'effet du Mouvement, et dans le cours du Temps. C'est l'indescriptible variété des êtres et des choses dans l'Univers entier, en laquelle la Substance primordiale et unique se répand, par le concours des trois Principes-Pères. Ces 19 canaux réalisent le Multiple infini qui découle de l'Unité-Source, dans l'Etendue et dans le Temps; c'est le Contingent ou Relatif, la région des êtres et des choses.

XI. *Les Nombres* essentiels sont au nombre de 10; 5 en face de cinq; l'Unique juste au milieu.

Les dix nombres sont dix infinis; ils correspondent aux dix immensités, savoir : 1° du Commencement, 2° de la Fin, 3° du Bien, 4° du Mal, 5° du Haut, ou Zénith.

Ici se place l'*Un*, ou Unique.

6° du Bas ou Nadir, 7° de l'Orient, 8° de l'Occident, 9° du Nord, 10° du Sud.

Ils vont et ils reviennent; leur fin est dans leur commencement; et leur commencement est dans leur fin. Et tout est attaché à l'Un, comme la flamme est au tison.

Les 10 Nombres sont :

1. L'Esprit du Dieu vivant.
2. L'Air, alef, créé de l'Esprit.
3. L'Eau, mem, créée de l'air.
4. Le Feu, schin, créé de l'eau.
5. Le Haut, ou Zénith.

L'Unique.

6. Le Bas ou Nadir.

- | | | |
|----------------|---|---|
| 7. L'Orient, | } | Possibilité de Connexion des choses,
dans <i>l'Espace</i> . |
| 8. L'Occident, | | |
| 9. Le Nord, | } | Nord, ou froid, ou Mort; Midi, ou
chaud, ou Vie. |
| 10. Le Sud, | | |
| | } | Possibilité de Succession étagée des
choses dans le <i>Temps</i> . |
| | | |

Puisque alef, mem, schin sont les éléments avec lesquels toutes les choses ont été créées, il s'ensuit que l'Unique est au centre de toutes choses. Il y est comme le point central d'un cercle d'où à l'infini s'éploient les rayons, et où, de l'infini, convergent les rayons; car chaque rayon revient aussi bien au centre, qu'il part du centre.

1° Le Nombre 1, c'est l'Esprit du Dieu vivant, sa pensée.

Elle crée le Nombre 2.

2° Le Nombre 2, c'est, d'une part, l'Espace; d'autre part le Possible, tous deux sans borne, infinis.

L'Espace contient tout ce qui est, a contenu tout ce qui fut, contiendra tout ce qui sera.

Le Possible contient tous les contraires, passés, présents et futurs.

Le Nombre 2 crée le nombre 3.

3° Le Nombre 3, c'est d'une part l'Eau; d'autre part le Mal.

Il crée le nombre 4.

4° Le Nombre 4, c'est d'une part le Feu; d'autre part le Bien, donc le Bien est le prolongement ou décroissance, ou changement du Mal. (V. *infra*.)

5° Le Nombre 5, c'est le *Haut*.

Le Haut, veut dire le Positif, signe : *le Plus* (\times).

L'unique est ici placé, c'est DIEU.

6° Le Nombre 6, c'est le *Bas*.

Le Bas, veut dire Négatif, signe : *le Moins* ($-$).

7° Le Nombre 7, c'est l'Orient } *l'Étendue.*

8° Le Nombre 8, c'est l'Occident }

9° Le Nombre 9, c'est le Nord (mort) } *le Temps.*

10° Le Nombre 10, c'est le Sud (vie) }

Nota. — Il faut considérer avec attention le nombre 5 et le nombre 6.

Aristote a fait deux catégories distinctes de la *qualité* et de la *quantité*. Or, ces deux n'en font qu'une. Qui dit *Qualité*, dit *Quantité*.

Plus ou *moins* de la substance fait la qualité. Donc la qualité se ramène à la quantité. Le Nombre est l'essence commune, la notion générale des deux. Il faut donc dire *quantité-qualité*. Ainsi, toutes les notions intelligibles relèvent de la catégorie *quantité*, catégorie qui est le fondement de la ou des qualités. Or, toute quantité tend, par en bas, vers le *Moins*, soit à l'infini vers zéro, sans y atteindre jamais; et tend, par en haut, vers le *Plus*, soit à l'infini, vers un terme absolu inaccessible. C'est le fond même du calcul intégral. Et le

Plus et le *Moins*, sont *les deux directions* opposées d'une même ligne, d'une même quantité, dont la *qualité* varie selon la décroissance, ou la croissance, tout en restant de même nature. C'est là *l'identité des contraires apparents*. D'où le Mal et le Bien (v^o *suprà* : le zohar) sont de même essence; le Mal, c'est le Bien *allant vers zéro*; le Bien, c'est la minime quantité de Bien (qui est le Mal) s'accroissant et *allant vers le Plus*, à l'Infini.

Tout ceci est enseigné par la Nature elle-même, qui n'est que le vaste et éloquent symbolisme de ces mystères divins; exemples : par la Santé et la Maladie; la Lumière et les Ténèbres; l'Hiver et l'Été; la Glace et la Vapeur, etc., etc.

Je vois donc l'Esprit divin, concevant tous les Possibles, tous les Positifs, et du même coup les précipitant vers le Bas, vers le plus Bas, ou Nadir, vers le *Moins*, qui est logiquement *le point de départ*; et, de là, involuant vers le *Plus*, ou Zénith, à l'infini; car, logiquement et mathématiquement, on ne peut réaliser le *Plus* qu'après le *Moins*, le Maximum qu'après le Minimum, et le Mieux qu'après le Moins Bien. L'inverse serait illogisme et sottise.

Donc, Dieu, placé entre les deux Possibles, part du Moins Bien, *ou Mal*, et va vers le Mieux, *ou Bien infini*; va du plus bas au plus haut.

C'est là l'Eau, tombant au plus bas, descendant; et le Feu, allant au plus haut, créé par l'eau, et montant vers le ciel, qu'il crée.

Quant à la création du Feu par l'eau, outre le mystère métaphysique qui, ici, s'explique, la Nature, elle-même, témoigne en faveur de ce phénomène, car l'oxygène est l'agent de la combustion.

RÉSUMÉ

Dieu, En-Soph, c'est l'*Un*, l'unique catégorie, l'unique et universel noumène; c'est la Vérité totale et infinie.

Les Nombres et les Lettres sont les deux signes de la Pensée; les deux expressions des idées divines; les deux formes de la Logique de Dieu.

La Parole, ou Verbe, réalise les idées, les volontés, les Livres de l'Unique. Il est impossible de penser, sans prononcer, sans former intimement ses idées.

- L'En-Soph, l'Unique, est de toute éternité. C'est l'Esprit Pur.

1° Il pense, et, de lui, en lui, naissent toutes les *Idées*. Aussi le nombre 1, ou l'Esprit, c'est l'unique et universelle *substance*.

2° Il pense, il crée! Toutes les idées imaginables sont en équilibre et confondues en son sein. Ces idées sont tout ce qui peut être. L'actif et le passif, le positif et le négatif; le Blanc-Noir; le Bien-Mal; la Clarté-Ombre; le Bonheur-Malheur; la Vie-Mort; la Sagesse-Sottise; la Beauté-Laideur, etc., y sont conçus et s'y montrent ambigus, hybrides, pour ainsi dire, et s'enfantant l'un l'autre. C'est le fléau aux deux plateaux; c'est la dyade, ou dualisme. Il crée ainsi *Aleph*, qui est métaphysiquement l'océan sans fin du Possible: et qui, sur le plan sensible le permet. Il crée donc le cadre, et les Principes et les éléments, de ce possible; ainsi il crée l'*Espace* et l'*Air*, qui est dans l'étendue.

3° Il pense, il distingue, il sépare, il crée! Le voilà qui divise, ou mieux, coordonne les Idées. Il va vers le *Moins*, vers le bas, au pôle sud. Et le Moins, le Bas, synonyme de Chute, est le point de départ universel Descendre, pour partir de là, et remonter, c'est le Mouvement. Il crée donc *Mem*, qui est métaphysiquement le Moins ou le Mal. Sur le plan sensible, il crée,

le *Mouvement* et l'*Eau*. (N. B. L'oxygène qui forme la 1/5 partie de l'air, forme les 50 % de l'eau.)

4° Du point de départ, du point *le plus Bas*, il agit et va vers le Haut. C'est l'effort et l'Ascension ; la Douleur et la Purification. Il crée donc *Schin*, qui changera le Bas en Haut, le Moins en Plus, la glace en eau, l'eau en vapeur et la fait s'élever vers le ciel, le Mal en Bien. Il crée : le *Temps* et le *Feu*, le *Feu-Lumière*, *Igne Natura renovatur integra* (I.N.R.I.). C'est la cause finale.

« Lorsque, d'accord, je le pense du moins, avec la
« Kabbale, je fais Dieu créateur de l'Espace, du Mou-
« vement et du Temps, je ne me dissimule pas la sur-
« prise que je suis pour causer, ainsi, au lecteur. Mais,
« cette fois encore, je le prie de poursuivre paisible-
« ment sa lecture, car, je lui réserve et lui fournirai plus
« loin les démonstrations qu'il est en droit d'exiger. »

Ayant ainsi créé : l'*Espace* et l'*Air* ; le *Mouvement* et l'*Eau* ; le *Temps* et le *Feu-Lumière*, pour servir de cadre et d'éléments à la réalisation de tout le Possible, Dieu entama le développement éternel de celui-ci et il créa, jusqu'à ce jourd'hui, les Universaux que j'ai dits, sans préjudice de ceux, à l'infini, qu'il créera dans l'Avenir. Car Dieu ne se repose pas, ne se reposera jamais, ne peut se reposer, et choir dans la fainéantise et l'oisiveté ; il est l'Activité incessante et éternelle. Il pense sans repos ; mais il pense, d'abord, un Universel, puis toute l'indicible variété de combinaisons et de faits et gestes dont cet Universel, par l'organe de son Multiple individuel, est capable ; après quoi il passe à un autre universel, et de même aux variétés de cet universel, puis aux combinaisons de ces deux Universaux et des multiples de chacun d'eux, et ainsi de suite, jusqu'à la consommation des temps.

Oh ! que cette formule Kabbalistique : « Dieu a écrit trois livres » est sublime de justesse profonde et mystérieuse !

Trois livres, en effet, qui sont le Monde, l'Année et l'Ame; c'est-à-dire l'Univers ou Espace, le Temps ou Mouvement, et l'Être (l'Être comprenant toute la collection des choses individuées : minérales, végétales, animales et humaines).

Trois livres, où, comme sur des pages blanches, Dieu écrit son œuvre !

Trois livres, où, comme dans des Manuscrits, les choses, les êtres, les événements, les Astres, les Temps, et les Mondes, ne sont que des mots !

Trois livres, où tout n'est qu'une suite féerique de Pensées suggestives et subjectives !

Trois livres, où, sur les vierges parchemins, il n'y avait rien d'abord; et où tout a été successivement tracé, projeté, fixé, décrit, sculpté, dessiné, enluminé, couvert de couleurs, animé et mis en relief ! Trois livres, qui sont les Poésies de Dieu ! Trois livres, dont il compose le texte, dont il couvre lentement et magnifiquement les feuillets blancs, lui, l'éternel et unique Écrivain, en y faisant ruisseler les torrents éblouissants de ses idées, lui, le Créateur de toutes choses, des cieux et de la terre, des astres et des jours, des défilés triomphaux de l'Histoire ! Créateur, au sens formel du terme, lui, cet Homère dont l'Éternité est l'âge, qui écrit et qui chante l'odyssée infinie, où les mondes succèdent aux mondes et les générations aux générations, dans le vêtement solennel et fleuri de leurs éclats, de leurs douleurs, de leurs gloires et de leurs beautés !

Que Dieu est grand ! que Dieu est grand !

Si quelqu'un s'inquiète, à ce sujet, de la concordance possible entre ce présent travail et la Bible, même lue au texte vulgaire, il verra qu'au commencement Dieu créa les *Cieux* et la *Terre*. Or, nous savons que les cieux n'existent pas et que la terre n'a point été créée avant tout le reste du système Solaire, et tout le reste de l'Univers. D'ailleurs, la terre sans forme, n'était point la Terre. D'où, ce serait prêter à Dieu une

œuvre mensongère. Il faut donc qu'il y ait derrière le texte biblique un sens inconnu et invisible. Cela veut dire l'Entier, non encore les Mondes qui seront créés plus tard (v. 14.) — cela veut donc dire que Dieu conçoit tout ce qui pourra être, du plus immense au plus petit, ce qui permettra ce futur Tout ; en un mot, et d'une part l'*Espace*, ce qui comporte tout. Cela veut dire, aussi, le Haut et le Bas, soit l'infini de chaque idée, donc le *Possible*.

Ils verront au verset 2 que l'Esprit de Dieu flottait sur les eaux ; d'où les eaux suivaient, venaient après ce qui était en les cieux, c'est-à-dire après l'air. Et l'Esprit qui se mouvait sur les eaux, indique le Mouvement. Et Dieu dit : Que la lumière soit ! Voici le Feu-Lumière après l'air, et après l'eau. Or, les ténèbres qui avaient précédé la Lumière n'étaient point l'ombre, fille de la clarté, mais bien le Chaos résultant au sein du Possible de la présence, *ipso facto*, de tous les contraires. Et cette Lumière n'était pas non plus celle qui semble venir du Soleil, car le Soleil n'était point encore et ne fut que plus tard (verset 16). La Lumière (est intellectuelle), c'est l'ordre, la distinction.

Ils verront qu'il fait le jour et la nuit, avant que d'avoir fait le Soleil et la Lune. Cela veut dire qu'il crée le *Temps*, avant les astres.

Ils verront que Dieu fait une séparation dans les eaux qui emplissaient l'Abîme : il distingue les eaux du dessus d'avec les eaux du dessous ; c'est l'opposition et la distinction des Contraires, qui emplissent l'abîme du Possible, la séparation du Bas et du Haut, du Moins et du Plus. Le sec, c'est la Terre ; c'est le point de départ, l'informe. Et le point de départ pousse son jet, l'effort commence. Les temps sont commencés et ce, bien avant les astres, le soleil et la lune ; les jours sont commencés, bien avant les luminaires qui ne seront que des signes, que des symboles de choses cachées, etc. Ils verront que Dieu crée les Espèces, c'est-à-dire les universaux, car il

fit toutes les plantes des champs *avant* qu'il y en eût en la Terre, et toutes les herbes des champs *avant* qu'elles eussent poussé (chap. II, verset 5). Et ils verront que les jours bibliques ne sont point les durées diurnes que nous connaissons, mais des périodes géologiques et cosmologiques immenses; que le septième jour signifie l'intervalle qui sépare la création déjà parue, de l'apparition d'un nouvel universel; que l'Homme a paru au sixième jour cosmologique, qui est le nôtre; jour qui sera suivi d'autres jours; car la Semaine éternelle se développera, semaine anonyme de création, dans des Mois et des Années sans fin, ce qui est l'Éternité, rapportant toujours à chaque phase nouvelle un nouveau commencement, comme une suite inépuisable de vagues, dont l'une succède à l'autre, ajoutant sa courbe à celles d'avant, et c'est là l'éternelle création. (V. note n° 4.)

En définitive, Dieu, Substance, Essence unique, Pur Esprit, possède une infinité d'attributs infinis qui se déterminent dans une innombrable série de modes qui sont : ou des infinis θ , ou des infinis λ . Dieu est l'Indéterminé; il se conditionne en se développant, en créant, en vivant, en réalisant ses idées : il les hypostasie.

Mais comment les réalise-t-il? Dans quel ordre ses idées se déroulent-elles?

Je réponds : *de Bas en Haut*. Cela veut dire en partant du voisinage du zéro, pour aller, ensuite, et dans tous les sens, à l'infini. Cela veut encore dire : en partant du plus laid, du plus défectueux, du plus imparfait, du plus mal, pour tendre ensuite, par une série inépuisable de progrès, au Mieux, au Plus Beau, au Meilleur.

Et c'est pourquoi, dès mon premier livre, j'ai, par opposition à la théologie chrétienne, dit que *Dieu*

est imparfait, qu'il a le Mal en lui, etc. Et, depuis, tous mes travaux, toutes mes recherches, toutes mes méditations m'ont prouvé la justesse de cette vue initiale. (V. chap. XIII.)

Je poursuis. Le Bas, le Laid, le Mal, ce sont tous synonymes d'*Enfer*.

Donc, je pose que la vie divine, à l'encontre de ce qu'a paru dire Leibniz, commence par l'En-Bas, par l'Enfer (la Chute originelle). Mais cette chute n'est plus celle de l'homme, c'est celle de Dieu même. Autrement dit, le Pur Esprit est à la fois l'esprit du mal et l'esprit du bien, c'est-à-dire que Satan et Dieu ne font qu'un; qu'actuellement l'Humanité est dans le Lieu du Mal et du Supplicié, en Enfer, et tout est savamment disposé pour que nous l'éprouvions; qu'actuellement c'est Satan, Faiseur de Mal, qui gouverne le Monde; mais que Dieu, le Bon Dieu, se dégage peu à peu et lentement de Satan, ou encore, que Satan devient peu à peu Dieu, le Bon Dieu, et qu'il nous mènera, plus tard, tous, immortels que nous sommes, *tous élus* que nous sommes (contrairement à l'affirmation de saint Augustin, disant que « tous naissent pour la damnation ») vers les régions et les temps d'une félicité interminable, vers des délices inépuisables qui grandiront sans fin, durant les éternités de l'Éternité. (V. note n° 5.)

XXI. — LA MORALE

Dieu, étant soumis à la nécessité logique de commencer par le Mal, la Morale, autrement dit, la

connaissance, la possession du Bien, de la Perfection, du Beau absolu, n'est pas une chose actuelle, immuablement fixe et déterminée, comme beaucoup l'ont cru et enseigné.

La morale, au contraire, est un infini θ , un universel métaphysique et incorporel; elle est donc un éternel successif, un Devenir progressif, sans fin ni terme, à la poursuite et au développement duquel Dieu doit occuper sa vie éternelle. Sa réalisation est le but de son effort, la raison d'être de son éternelle activité.

Une même force, l'Esprit créateur, existe, éternellement égale; en effet, attendu que nul esprit extérieur ne peut lui fournir, l'esprit de Dieu ne grandit pas; il se moralise. En principe, il ne contient qu'une quantité infinitésimale de Bien, et tout ce qui n'est pas occupé par ce positif, l'est par le Négatif, qui est le mal. Or, l'œuvre de l'Esprit, c'est d'augmenter le Bien et de réduire le Mal, par une action à double effet. La quantité du Bien, d'abord infinitésimale, va donc en s'augmentant graduellement et toujours. Et cela modifie l'œuvre, la fait passer par des modes d'être constamment variés progressifs, et meilleurs. Ainsi, la somme du Bien monte, par d'incessantes additions, allant à l'infini, tandis que la somme du Mal, d'abord immense, va, par d'incessantes soustractions, vers zéro. Telle est la marche des idées divines, et des êtres et des choses; ces êtres et ces choses étant les objets, ou représentations figurées, des idées de l'Esprit créateur, de l'unique Conscience. Celle-ci, en résumé, se perfectionne à l'infini, en beauté, en bonté, en vérité. Ainsi, c'est Satan, Dieu du Mal et des Ténèbres, qui gravit insensiblement la pente éternelle, aspirant à

devenir le Dieu du Bien et de la Lumière, montant lentement vers le grand jour de la Transfiguration et du Sacre.

Et c'est, comme nous l'avons dit, cette marche vers le bien absolu, vers la Perfection, incessamment et éternellement reculante, qui est la *Cause finale*, et par là-même, originaire et primordiale, de la Création. (V. mon 3^e Principe Supérieur; chap. XX.)

Soit dit en passant, les vues d'Ernest Renan sont, de la sorte, justifiées. Dieu se purifie et s'épure, successivement, par toute sa création éternelle. La Morale est donc dépourvue de sanction future et extérieure. Le Vice n'a pas au-dessus de lui un Juge qui l'attend, à l'heure prescrite, et qui se réserve de le punir après l'avoir, pour le moins, toléré.

Mais, la Morale a une sanction réelle, immédiate, intime, inhérente, connexe. C'est la Douleur, qui est la rançon du Mal. Ou mieux, la souffrance escorte le Mal. Cela, d'abord, est logique; il est rationnel que le mal soit accompagné de douleur et que le bien soit accompagné de joie. L'inverse serait absurde. Mais, la chose est bien plus simple encore. Il n'est question ni de punition, ni de châtement, ni de récompense non plus. C'est un simple problème de géographie et de physique, pourrais-je dire. Car, ainsi que je le montre et que la vie le prouve, l'œuvre de Dieu commence par l'en-bas. Or, l'en-bas, c'est le Mal, le triple mal, physique, intellectuel et moral. Voilà pourquoi le monde souffre, c'est qu'il est dans la région du mal; il souffre, il est bête, il est sale. Puis, au fur et à mesure que l'œuvre monte, la région s'assainit, la température s'élève et s'épure; alors, le monde

souffre moins, il est moins bête, et moins laid. Et ainsi de suite. Et la région du Bien, sera celle du triple bien, et l'on y aura donc, joie physique, joie intellectuelle, joie morale. Simple affaire de logique, de situation et d'ascension, d'où se trouve rejeté tout problème de mérite ou de démérite, de péché, de libre arbitre, de sévérité divine, etc. Ce qui le prouve, contre l'Église, et par sa propre voix, c'est que, toute immaculée et exempte de la tache originelle qu'elle était, la Sainte Vierge, elle-même, fut soumise à la souffrance ! *Mater Dolorosa*. En attendant la Douleur triple étreint terriblement les êtres. Chacun de nous a son lot de tortures et de tourments. Mais, par-dessus tout et d'une manière atroce, Dieu-Satan souffre ; il éprouve tous les maux de la vie universelle. Il les éprouve *au total*, puisque l'esprit est le siège des sensations et qu'il est l'Esprit unique, l'Esprit universel. Dieu souffre donc effroyablement !

L'Église avait mis en l'homme-dieu Jésus-Christ une quantité courte, limitée, et rapide de souffrances. Le véritable martyr de Satan-Dieu dépasse d'une façon terrifiante, en durée, et en intensité, celui très bref de la victime du Golgotha. Le vrai Dieu est le crucifié *in secula seculorum*. (V. note n° 6.)

XXII. — LE TEMPS ET L'ÉTERNITÉ

La notion de l'Étendue ou de l'Espace a été largement étudiée et creusée. Il reste la notion de Durée, quant à laquelle nous conservons, encore,

le besoin d'obtenir des idées bien claires. Il nous faut parvenir à voir nettement ce qu'est le Temps, ce qu'est l'Éternité, et, par ce fait, établir avec précision le rapport qui joint les deux.

Nous devons le répéter : l'ordre des successions gouverne et enfante la notion de Durée.

Ceci dit, le Temps est évidemment une succession de moments. Mais, est-il une durée?

A première vue, il semble qu'on ne puisse répondre qu'affirmativement. Toutefois, en y réfléchissant, on adopte la conclusion opposée : *le temps n'est pas une durée.*

Car, des trois parties en lesquelles l'analyse le distribue, soit le Passé, le Présent, et l'Avenir, il y en a deux, en effet, qui sont : l'une, un temps mort (le passé) et l'autre, un temps à naître (l'avenir) et on ne peut pas dire ni de l'un (qui n'existe plus) ni de l'autre (qui n'existe pas encore) qu'ils soient des durées.

Kant a dit que l'Espace et que le Temps sont des intuitions *a priori* de la sensibilité. Or non; car on ne voit pas l'Espace et on ne voit pas le Temps. Ce ne sont pas des objets des sens; ce sont des déductions de la raison. Une seule et simple journée n'est, au surplus, pas moins mystérieuse que l'éternité elle-même; lorsque à midi on parle du matin ou du soir, c'est parler d'un passé aussi mort que l'époque de Sémiramis, ou d'un avenir aussi inexistant que l'an 3000.

Reste l'Actuel, le Présent. Or, on ne peut pas dire non plus qu'il dure, puisque son caractère est de s'écouler avec une rapidité dont, seules, l'habitude et l'insouciance nous épargnent la terrifiante sensation et l'affolant effroi!

Ainsi, le temps présent passe, court, vole, se précipite et se perd dans le passé mort, avec la vélocité d'une cascade; il ne dure donc pas, à proprement parler. C'est, à peine, un point.

Mais, alors, la notion de Durée serait-elle donc vide? Ne présenterait-elle donc aucune vérité, aucune réalité?

Non pas. Il est évident, toutefois, que ce n'est pas le Temps, fugitif, insaisissable, qui pourrait satisfaire l'exigence que soulève, en notre esprit, le concept de Durée.

Reste l'Éternité. Étudions-la.

L'Éternité est-elle une réalité?

A coup sûr; car elle est intimement unie, nous l'avons vu, à la notion de l'Être et à la notion de l'Infini.

L'élimination du Non-Être et du Néant a posé, *ipso facto*, l'Être éternel, donc l'Éternité.

Mais, qu'est-ce que l'Éternité?

C'est, à n'en pas douter, la Durée dans toute la force du terme, dans la plénitude de puissance que cette idée comporte.

Cette Durée peut-elle être une chose invariable, une immobilité?

Non; car il y aurait alors simplement série de connexions, et nous serions dans la catégorie d'Étendue ou d'Espace.

Pour que nous soyons bien dans la catégorie de Durée, il faut qu'il y ait série de successions. En effet, la notion de Durée dérive de l'ordre de succession, et, en même temps, l'implique. Ils ne peuvent aller l'un sans l'autre. D'autre part, nous l'avons établi, tout infini est forcément successif.

Donc, *Durée, c'est succession.*

Subséquemment, *succession, c'est changement.*

Car, sinon, ce serait : ou la perpétuité d'un même et unique état, ou la monotone et sempiternelle répétition d'un seul et même état. Dans les deux cas, ce serait une toute autre vie que celle qui se déroule sous nos yeux, dans l'univers. Ce serait une vie glacée, une vie sans vie.

Donc, la Durée est une infinité de changements successifs, un infini θ . Et l'Éternité est la durée infinie qui permet à cette infinité de changements successifs de s'accomplir.

Quant au Temps, qu'on ne parvient pas à saisir, c'est comme une voile immense, sans fin, et flasque. Il a une moitié tombante et fuyante, et une autre moitié qui, sans cesse, nous arrive, tissée par un métier éternel.

Pour cette double raison, on ne savait où, ni comment, le prendre.

Eh bien, le Temps vient là s'étaler sur l'aire infinie de l'Éternité ! Et c'est là qu'il acquiert toute fermeté et toute consistance, soit sa réelle valeur. La conséquence est, qu'en s'appliquant ainsi, sur l'immense et droite table de l'Éternité, l'onde furtive et tombante du Temps s'y solidifie. Le Passé cesse d'être obscur, d'être un anéanti. Il se redresse, il s'étale, il revit, il redevient un Présent éternel, une page en entier visible, un tableau vivant. L'Avenir, aussi, cesse d'être nébuleux, un néant. Il prolonge le Présent, il est aussi une page visible, un décor vivant, et ses perspectives infinies raptissent, à peine, les points lointains, pour le regard du Créateur.

Mais, tout de même, un gigantesque *et cætera* clôt la page des Futurs, même pour Dieu, attendu

que ce qui est *infini*, ne peut être *fini* pour personne, pas même pour lui.

En résumé, l'Éternité, le temps, sont deux contraires; ils sont donc identiques

Le Temps, c'est le *moins*; il se réduit à l'infinitésimale durée du moment. L'Éternité, c'est le *Plus*; elle est l'infinie durée de l'Être.

De tout ce qui précède, il résulte que l'Être éternel est, comporte, et produit, une infinité de *changements* successifs.

Qu'on ne se récrie pas! Je ne suis pas responsable des définitions erronées qu'on avait trouvé bon de donner de Dieu, de l'Infini, de l'Éternité, etc., ni, en quoi que ce soit, obligé de les respecter. La Puissance, ou si l'on veut, la substance, soit l'Esprit divin, est éternellement égale, sans augmentation ni diminution, car rien d'extérieur à elle ne peut lui fournir ni lui reprendre. Mais, par la variation des affectations, ses actes changent. C'est comme je l'ai dit déjà en mon premier Livre : « Dieu », simple affaire d'ouverture de crédit sur le Budget de la Force, immuablement égale; simple question de distribution, affluent d'abord vers les domaines du Mal, pour affluer, plus tard, vers les régions du Bien; ce qui est repris à l'un profite à l'autre, sans affecter le total de la Force, celle-ci, bien entendu, étant purement spirituelle.

Le vrai Dieu, c'est donc le dieu grandissant, le *Véjovis*, de Rome. (Ovid. *Fast.* III; Den. d'Hal. II; Aulu-Gelle V, 12, etc. Benjam. Const. *le Polythéisme rom.* I, 24.)

Dieu se crée lui-même et sans fin.

En quelque sorte, et s'il pouvait y avoir un être final, il serait le dernier être de l'Évolution; il serait

l'Être Suprême, puisque, parti de Satan et du Plus-Bas, il s'efforce d'atteindre à l'Être absolument parfait qui serait digne d'être appelé Dieu.

A l'appui de cette proposition que Dieu n'est pas immuable et sans changement, une observation intéressante :

Au chap. III, v. 13 et 14 de la Genèse, on fait dire par Dieu à Moïse, qu'il a pour nom : *Je suis celui qui suis.*

Or, dans l'original, Moïse fait parler Dieu au futur, et non au présent. Le texte primitif, traduit exactement, signifie : *Je serai celui qui serai.* Dom Calmet l'a reconnu, bien qu'avec des réticences. (*Comment. littéral sur les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, tome 2, Paris, 1708.)

Ce futur n'est-il pas diamétralement contraire à toute affirmation d'immuabilité?

Ma proposition est donc de tous points assurée. Car, loin que l'infini soit, comme on s'évertuait à le dire, éternellement immuable et pareil, il est éternellement extensible et variable, non comme Puissance et Substance, mais en actes successivement meilleurs.

Et sinon, la plus précieuse qualité de la Vie, qui est l'Activité, serait refusée à Dieu. Or, il la possède éminemment. Dans l'autre cas, il serait l'Inaction éternelle! Or; cela serait justement la Mort, la Mort éternelle, donc le Non-Être, donc le Néant, et nous avons vu que le Néant est impossible!

L'Être éternel, c'est donc la Vie éternelle, l'Activité éternelle, source incessante d'une série infinie de changements, dont l'interminable et inépuisable succession constitue la divine et merveilleuse ascension ou Progrès éternel.

Le Temps, c'est une espèce de gigantesque machine rotative qui soulève et attire la feuille blanche sans fin de l'Avenir, l'imprime, la date, et la jette aux archives sans fond du Passé.

Le Temps n'est donc que le fictif moutonnement superficiel, la trépidation électrique de l'Éternité; c'est le moyen de repérer et de dater les réalisations successives des abstractions conçues par Celui qui change et vieillit, sans qu'il bouge, et sans jamais qu'il ait aucun âge.

Et tout ce qui précède démontre, de nouveau, que l'état d'infini, d'imparfait, de développable sans fin, est celui de l'Être éternel.

Il convient qu'on le remarque : à ouïr certaines autorités, l'Église, entre autres et ses enseignements, n'avait-on pas l'impression que le Temps et l'Éternité faisaient deux choses différentes et séparées! que la chair vivait dans le Temps (qui durait ici-bas), tandis que l'âme allait, ensuite, vivre dans l'Éternité (qui durait ailleurs)! Donc, deux durées! et distinctes l'une de l'autre! Et l'on ne protestait pas, comme si cette étrangeté vraiment eût été possible!

On viendra peut-être dire que, contrairement à mes théories, *je réalise, ici, actuellement, un infini.*

Je répondrais, alors : tout ce qui existe a son contraire. L'Actuel est l'opposé d'Éternel, l'opposé du Passé et du Futur; c'est l'opposé de quelque chose.

Tandis que l'Éternité est l'opposé du Rien. Elle n'est pas plus actuelle que virtuelle; elle ne s'oppose pas à quoi que ce soit qui soit; elle ne s'oppose donc qu'à ce qui n'est pas.

D'où, l'Éternité, étant le contraire du Rien, ou Néant, ou Non-Être, se confond avec l'Être. L'Éternité, c'est donc le deuxième nom de l'Être, et, *a contrario*, l'Être, c'est aussi le deuxième nom de l'Éternité.

Dire l'Éternel, c'est dire l'Être.

Dire l'Être, c'est dire l'Éternel.

C'est un seul et même infini.

Enfin, pour qu'on pût dire, de l'Éternité, que c'est un infini actuel, autrement dit réalisé, il faudrait, attendu que le Fini seul peut être un actuel :

1° Que l'Éternité infinie fût finie, ce qui est contradictoire et impossible.

2° Que l'Éternité fût un éternel *aujourd'hui*, immuable, constant, immuable, et qu'elle n'eût pas en elle de *demains*. Or, il y a en elle une série infinie de demains qui sont, justement, l'ordre infini de succession de tous les possibles, de tous les changements, non encore réalisés et seulement réalisables.

Voilà trois mots : Succession, possibles, réalisables, qui interdisent formellement qu'on puisse dire que l'Éternité est présentée, ici, comme un infini actuel, réalisé, immuable, et fini. Du moment, au surplus, qu'on dit un *infini*, il devient impossible de dire un immuable *réalisé*, car l'infini est infiniment infini; c'est une éternelle identité qui se développe et se différencie perpétuellement. Ainsi, j'ai dit que l'Éternité est un infini successif, ce qui s'oppose radicalement à la notion d'infini actuel, ou d'infini réalisé, stable à jamais.

Et l'on voit, de nouveau ici, que l'Espace, *a contrario*, est bien l'impossible, l'irréalisé, l'irréel que j'ai dit.

Il n'est bien qu'un concept divin.

Donc, toutes les conséquences que j'ai tirées de ce point initial sont justes et indestructibles.

Le Monde sensible est absolument *immatériel*.

Et les cercles du Temps sont ceux de la Durée Infinie. Car, sur la Terre, l'heure vraie n'existe pas, la mesure du Temps est factice. De planète en planète, le Temps et la mesure du Temps changent extrêmement. Supprimons en pensée le Soleil, effaçons les astres apparents; aussitôt les jours, les nuits, les étés, les hivers, l'heure, la minute, la seconde s'évanouissent; le Temps proprement dit, sur-le-champ, disparaîtrait. Il ne resterait plus que la Durée muette, immobile, noire, uniforme, mais, n'importe, ceci demeurerait et survivrait, malgré tout, à ces nombreux effacements. Or, ceci, c'est l'Éternité, dénudée du vêtement et du mouvement des heures, et du rythme des aurores et des soirs; c'est l'Éternité, réalité fondamentale, indestructible support de tout le reste.

En définitive, partout le Relatif et l'Absolu ne font qu'un, avec une distinction que voici : le Relatif, c'est le momentané, le furtif, l'individuation passagère, l'état actuel, de l'Absolu, dont il est inséparable.

L'existence temporaire est plus apparemment celle du Relatif. L'existence éternelle, l'Éternité, dont l'autre est la surface mouvante, le coulement, l'onde et le courant, pour ainsi dire, contient le Relatif et l'Absolu, unis, confondus, mais, plus spécialement, forme la vie de l'Unique, de l'Absolu.

Quant à nous, êtres, nous vivions, en somme, bien peu dans le Présent; il fuyait sous nos pas comme un torrent. Nous étions tout entiers dans le Passé.

C'est lui qui nous tenait. Le plus clair et le plus réel de notre existence était ainsi, dans nos souvenirs, dans nos rêveries, dans notre mémoire, en un mot, dans notre esprit, c'est-à-dire qu'à notre insu, presque, nous vivions magnifiquement dans l'éternité et dans le divin. Cela n'achève-t-il pas de prouver la nature exclusivement spirituelle de notre être ?

XXIII. — LE MOUVEMENT IMMOBILE

Dans le chapitre x, je me suis borné à quelques sommaires indications, quant au Mouvement. C'est qu'en effet sa complexité se serait mal accommodée d'une plus grande hâte de ma part. Mais, je dois et je peux, maintenant, élucider à fond cette question. Elle est de la plus haute importance. Au surplus, les lumières désormais acquises nous rendront, sur ce point, la tâche facile, et nous ménageront l'avantage de la pouvoir expédier d'une manière sobre et rapide.

Le Mouvement se divise en deux sortes, savoir :

1° *Le Mouvement* proprement dit, *translatif*, qui s'accomplit à la fois dans l'Espace (passage d'un point à un autre) et dans le Temps (nombre d'instantanés nécessaires à ce déplacement).

2° Le Mouvement improprement dit, *non-translatif*, qui est, à nettement parler, *le changement*, et qui semble aussi s'accomplir, à la fois, dans l'espace et dans le Temps.

Ceci posé :

Puisque nous savons dorénavant que l'Espace

n'est qu'une fiction, il s'ensuit que le Mouvement translatif dans l'étendue est une pure illusion également.

Et l'on aura beau faire, la dialectique la plus ingénieuse et la plus souple y échouerait, on ne réussira plus à doter le Mouvement translatif d'une réalité réelle.

De plus, Mouvement translatif ou Déplacement impliquait : objet mouvant, corps mobile.

Or, nous savons, dorénavant, que les prétendus Corps sont fictifs, sont de pures apparences ; il s'ensuit donc, encore, que rien ne peut se mouvoir ni être mù.

Par ce double motif : que l'Espace n'existe pas, que les Corps apparents n'existent pas non plus, il est bien certain que le Mouvement *translatif* ne peut être rien de plus qu'une illusion sur le plan matériel. (V. à la 2^e partie : Astronomie.)

C'est cette sorte de mouvement que les sagaces Éléates avaient rejetée !

Reste le Mouvement non-translatif, ou *Change-ment*.

Celui-ci survit à la suppression de l'Espace.

Ici, nous quittons le plan matériel ; nous montons au plan intelligible, au domaine de l'idéal ; nous n'avons plus des corps matériels et autonomes ; ils ont disparu. Nous n'avons plus pour données que des idées, les idées du Créateur, dont les phénomènes sensibles sont la féerique représentation, la réalisation fictive.

Or, ces idées sont une suite ; elles commencent, se développent, s'enchaînent, évoluent et progressent ; autrement dit, elles changent.

C'est à ce second genre de Mouvement que cor-

respondent les théories métaphysiques du grand et immortel Aristote sur la Matière et la Forme, sur l'En-Puissance et l'En-Acte. (V. les Universaux.)

Donc, je le répète, même l'Espace étant supprimé et ramené à n'être plus qu'une illusion spirituelle, le Changement ou Mouvement des idées persiste et survit.

Il ne réclame et n'exige, en effet, que la Durée. Mais on n'avait, jusqu'à présent, que des conceptions tout à fait inexactes touchant la Durée; nous savons maintenant à quoi nous en tenir. La vraie Durée, c'est l'Éternité.

Dire Changement, c'est, implicitement et *ipso facto*, poser et attester *la permanence*, du quelque chose qui change, sinon, il y aurait créations continues.

Et voilà que tout ceci entraîne l'affirmation *hic et nunc* de l'Unité, rien qu'elle, et l'effacement de tout multiple quelconque, autre que celui des états divers et successifs de l'Unité, lesquels se *succèdent et diffèrent*, sans que, le moins du monde, il y ait rien de rompu dans son unité.

Et cette unité persistante, sous cette variété d'états successifs, c'est justement la *Continuité* de l'Être, son *Éternité*.

Et cela s'accorde, à merveille, avec l'*Immobilité*.

L'être mobile n'existe pas; l'être variable existe bien, car il n'y a plus non seulement aucune possibilité de n'importe quelle mobilité translative, puisque le Lieu ou Espace est retranché, et, avec lui, l'existence matérielle des corps; mais, en outre, cette mobilité translative n'est plus désormais utile, qu'idéalement, dans cet Univers idéal où la fécondité de la Pensée créatrice nous restitue, en dernier

ressort, par les connexions et les successions de ses idées, qui sont les êtres et les choses, toutes les pluralités et tous les mouvements qui emplissent, pour nous l'espace et le temps.

Et cet Univers, finalement, revêt une nature miraculeuse qui, sans nullement détruire la réalité qu'on lui attribuait jusqu'à présent, l'élève à celle, autrement impressionnante et grandiose, où tout revient s'intégrer dans l'Être unique, éternelle et intégrale Vérité, en qui le fini discontinu est comme l'incrément de l'infini continu.

Et, les dieux accroupis du mystique Orient, et ceux en gaine de la savante Égypte, étaient d'éloquents et fins symboles de cette éternelle immobilité, divinement pensive et laborieuse.

XXIV. — LOIS

I. Dire : infini, c'est dire : éternel, et c'est encore dire : successif.

Ces trois choses réunies expriment l'idée de continuité.

Donc *la loi de continuité est la loi de l'infini* (du monde intelligible).

Donc, l'infini est la région où rien ne commence, où rien ne finit. C'est la vraie région de l'Unité, du Transformisme (Darwin). Sans la loi de continuité, le Progrès serait incompréhensible.

II. Dire : fini, c'est dire : temporaire, et c'est encore dire : actuel.

Ces trois choses réunies expriment l'idée de discontinuité.

Donc, la loi de Discontinuité est la loi du fini (du monde sensible).

Donc, le fini est la région de la Pluralité, de la Diversité, où tout commence, où tout finit. C'est la vraie région des créations successives. (Cuvier.)

*
* *

Je viens de dégager, là, deux Lois considérables.

Leur abondance est si prodigieuse que quiconque les comprendra, les verra planer sur tous les départements du savoir humain, métaphysique ou physique, et régir souverainement tous leurs problèmes.

Et, soit dit en passant, la force des théories matérialistes, dans tous les compartiments de la science, est indéniable.

Cela provient de ce que les deux mondes, le monde intelligible de la Pensée, ou de l'Esprit, et le monde sensible des Faits, ou de la Représentation, ne font qu'un.

D'où le Matérialisme, en croyant rendre compte, des phénomènes visibles, par les prétendues propriétés de la Matière, rend, à son insu, compte des concepts, par les opérations de l'Esprit. De là, son exactitude.

A bien voir, c'est l'Infini continu qui seul est.

Le Fini discontinu, c'est la segmentation de l'Infini; c'est un artifice divin, approprié, d'abord, aux exigences de nos sens et de nos raisonnements, mais, surtout, indispensable à la variabilité de l'Infini, qui, sans cela, serait figé dans l'immobilité!

Et, d'autre part, la continuité sous le changement, ce n'est pas autre chose que la Métempsycose.

Ah! la vraie science des choses était autrement fine et subtile qu'on le croyait! On peut dire que tout avait été dit; n'importe, il restait à dire ce qui vivifie tout ce qui a été dit.

En effet, la Matière, à proprement parler, n'existant pas, il est faux de faire reposer les phénomènes, exclusivement, sur elle et sur ses propriétés.

Mais, d'autre part, tout se passant comme si la Matière existait, il y aurait pareillement faute grave à n'en pas faire état et à la rejeter absolument.

Leibniz avait presque réussi à assembler la gerbe que Kant éparpilla de nouveau!

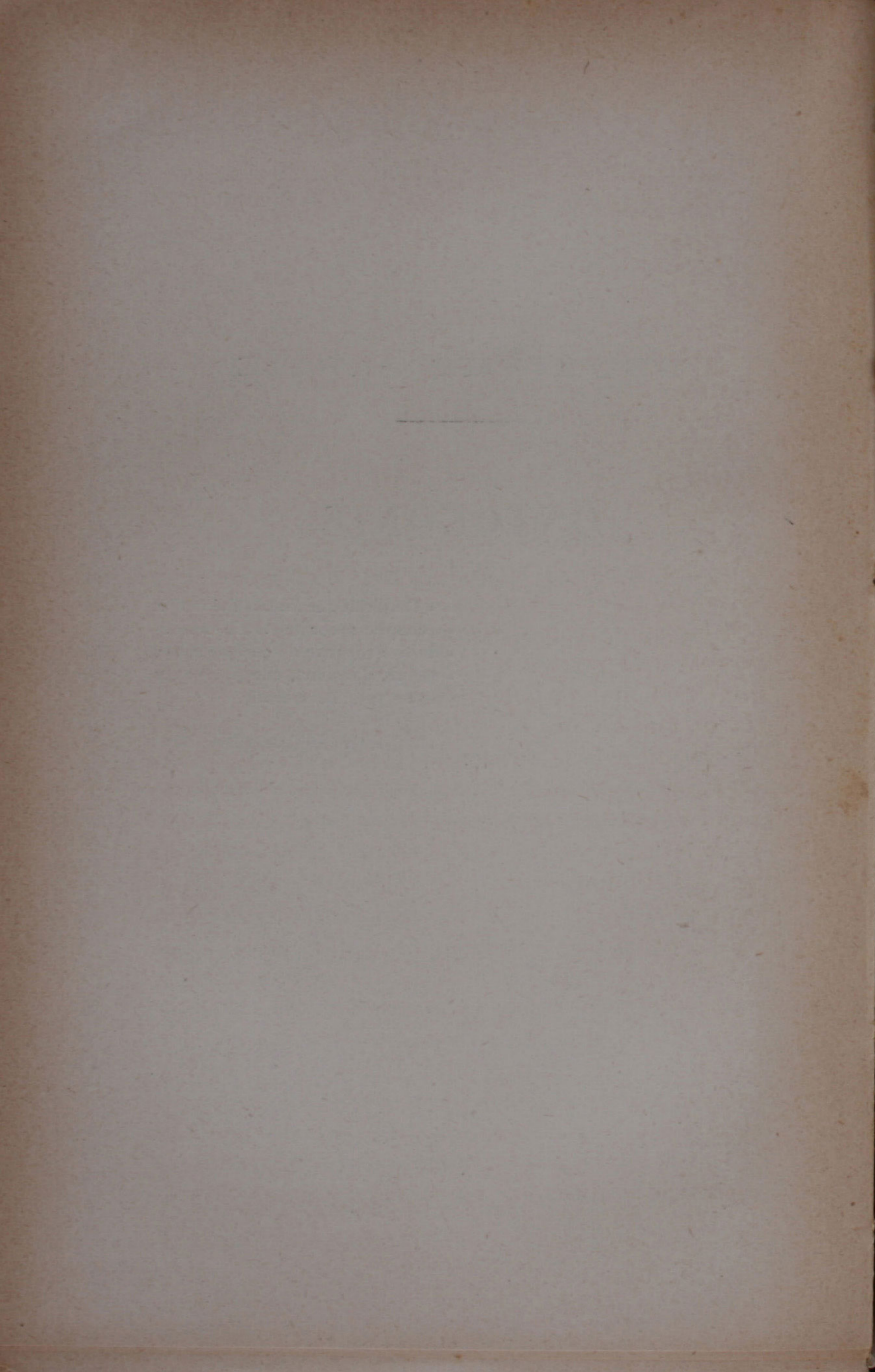
La bonne et saine méthode, exempte de toute intransigeance, sera d'allier, dans tous les travaux scientifiques, la Métaphysique, science logique des idées, à la Physique, science expérimentale des faits, et réciproquement, comme nous le montrerons dans la deuxième partie. (V. note n° 7.)

DEUXIÈME PARTIE

ONTOGONIE

« On dirait que l'humanité va tout
« à coup ressentir une totale, une dé-
« finitive surprise de *quelque chose*,
« et que, d'instinct, elle réserve ses
« forces pour la ressentir. »

(C^{te} Villiers de l'Isle Adam ; Isis.)



Attendu que tout, en définitive, se passe, *comme si* il y avait réellement un Espace, infini et actuel, et *comme si* tout l'Univers, d'aspect matériel, que nous contemplons, y gravitait, y évoluait, il nous est utile maintenant, descendant des sphères de l'abstrait et de la métaphysique, d'en venir à la région du Concret et du Contingent.

Nous ne devons pas, cependant, cesser d'avoir présent à la pensée que le monde intelligible ou transcendantal, et le monde sensible ou expérimental, ne font qu'un, que ce sont l'endroit et l'envers d'une seule et même médaille; de plus, que tout joints qu'ils sont, ils ne sont pas confondus, mais distinguables tout de même; que le premier fait censément face à Dieu, et que le second fait censément face à l'Homme, sans qu'au fond, il y ait aucune séparation entre eux. Autrement dit, l'univers sensible n'est que le monde de la représentation symbolique, que l'ostension du grand et éternel Travail de l'Esprit divin; le monde intelligible étant celui de la Matière au sens aristotélique, et le monde sensible étant celui de la Forme (v. les Universaux). Nous allons donc considérer de plus près et sous un angle un peu particulier, les êtres et les choses de la vie, et, mettant à profit les lumières supérieures que nous avons acquises dans la pre-

mière partie, nous pourrons, ici, opérer bon nombre de rectifications intéressantes, dans le domaine de la Science humaine, et, en outre, noter quelques-unes des principales conséquences pratiques, et sociologiques, qui découlent de cette doctrine *immatérialiste*.

Je n'en indiquerai que quelques-unes, car il me serait impossible, à moins de reproduire mon ouvrage en entier, ou de verser dans la sécheresse et l'insuffisance, de poursuivre plus complètement l'analyse de la doctrine, en vue de faire entrer les lecteurs dans *tous ses détails*.

Je limiterai donc ce *Compendium*, laissant à ceux qui voudront les connaître, le soin de lire, en l'édition principale, mes déductions par rapport aux Religions, aux Philosophies et aux Sciences diverses, positives, ou politiques, à la Propriété, au Libre Arbitre, à la Justice, etc., etc.

XXV. — ORIGINE DES ESPÈCES

Je me propose, en cet article, d'établir que les Naturalistes, dans leurs immenses et illustres travaux, ont fait, certes, d'importantes observations, mais qu'ils n'en ont pas toujours tiré des déductions irréprochables, car si l'expérience enregistre légitimement des *faits*, la Science n'en extrait des *lois* et des *théories*, vraies qu'autant qu'elle se soumet au contrôle de la logique pure. Après quoi, je fournirai l'exacte solution touchant l'origine et la succession des Espèces, l'unité et la pluralité des êtres, et l'ordre de l'Évolution générale.

Notons pour commencer que la théorie de l'Église, ou théorie judéo-chrétienne, touchant le monde et les êtres était, est encore, que Dieu avait, une fois pour toutes, à l'origine, à l'aube des temps, procédé à la création du monde, d'un monde matériel définitif, et à celle des types invariables de tous les êtres quelconques destinés à le peupler.

Buffon, l'un des premiers, conçut cette idée que la Nature suit un plan, général et unique, dans la structure des êtres; idée dont le développement fit la gloire de Geoffroy Saint-Hilaire.

Le même Buffon a proclamé la *continuité*, de l'échelle des êtres, toujours unis, les uns aux autres, par des nuances graduées. Ce que Goëthe, de son côté, affirma par sa théorie de l'unité du type créé.

Buffon avait deviné la loi de la subordination des organes et des caractères, dont, plus tard, Cuvier fit la démonstration précise et scientifique; et, pareillement, il avait soupçonné la vérité sur les Fossiles. Il avait, en outre, découvert la loi générale de la distribution des animaux sur le globe, qu'une science plus avancée n'a fait que compléter et corroborer.

Enfin, personne n'a mieux que lui affirmé l'unité de l'Espèce humaine sous la diversité des races : « C'est partout le même homme, teint, pour ainsi dire, de la couleur du climat. »

Charles Bonnet, naturaliste genevois d'une haute valeur, avait expliqué la génération, par une hypothèse empruntée à Leibniz : celle de l'emboîtement des germes; il avait supposé que les germes de tous les êtres, venus et à venir, avaient préexisté,

ensemble et immédiatement, dans la matière, et qu'ils étaient, *ab ovo*, enfermés les uns dans les autres, autrement dit, que les enfants étaient contenus dans les parents; donc que les générations présentes étaient déjà dans les générations passées, et cela indéfiniment. D'où la succession des générations n'avait été, et ne serait dans l'avenir, qu'un simple développement, impliquant, toutefois, avancement perpétuel des êtres vers une perfection plus grande.

C'est cette théorie qui est demeurée célèbre sous le nom de théorie de la préexistence des germes.

Dans ce sens, l'animal primitif, *imparfait*, contenait déjà, en germe, l'animal, *plus parfait* qui lui devait succéder.

C'était dire, en somme, que le *moins* contient le *plus*, que *l'inférieur fait le supérieur*. « Un effet plus grand que sa cause, est une conséquence, a dit Fontenelle, qui ne peut se digérer nulle part, ni en mécanique, ni en métaphysique. » Théorie de Bonnet ou théorie de Darwin (car, si quelques nuances les séparent, un fonds commun les rapproche), elles sont toutes deux difficilement conciliables avec la raison et la logique, qui concevraient mieux la possibilité inverse, tandis qu'elles se refuseront toujours à admettre la justesse d'une marche aussi singulière que celle indiquée par les deux savants. Car, on verra que ces idées, anciennes et antérieures à lui, Charles Darwin, dont les théories règnent et triomphent sur toute la terre en ce moment, n'a fait que de les enseigner de nouveau avec des mots différents et un plus grand luxe de documents.

Mais que ce soit Bonnet, Lamarck ou Darwin

qui parle, peu importe, il en résulte que Dieu pour les uns, ou la Nature pour les autres, ne se sont pas mis plusieurs fois à l'ouvrage. Tout ce qui a été, est, et sera, découlerait d'un seul acte, unique et originaire. Au commencement des commencements, il aurait été créé, ou façonné, ou il serait survenu quelques êtres, contenant, en eux-mêmes dès la première heure, les germes ou virtualités innombrables de toutes les évolutions, de toutes les métamorphoses qui devaient s'accomplir dans la suite infinie des temps.

Et pour ceux de ces savants qui unissaient le spiritualisme au matérialisme, les âmes s'étaient développées en même temps que les corps, par suite d'une procuration spéciale confiée à ceux-ci par le Créateur.

Bref, que ce soit sous une forme ou sous une autre, que ce soit un déiste qui écrive, ou que ce soit un athée, la Matière aura toujours, selon ces théories matérialistes, une étrange puissance, celle de produire l'Esprit. En effet, on y relève que l'Esprit, l'Intelligence vont en croissant, qu'ils deviennent extraordinaires, qu'ils pourront même atteindre jusqu'à la hauteur sublime du génie, sans que, pour ce faire, il soit nécessaire d'imaginer une autre source que la Matière inerte et brute!

Et dans la théorie voisine, mi-matérialiste et mi-spiritualiste, l'âme, ou esprit, sera enfermée dans le corps qui l'émettra, la développera, lui donnera son essor. Par conséquent, l'âme, ou esprit, bien que supérieure au corps, sera, de même, sous la dépendance de celui-ci.

Le lecteur, sans doute, n'a pas besoin que j'y insiste, pour sentir ce que ces doctrines avaient de

bizarre. Et, cependant, à ne considérer que le monde sensible, il semble bien que c'est ainsi que les choses se passent, que les progrès des êtres plus élevés sont le fruit graduel de l'effort des êtres moins élevés, que la grande montée des êtres successifs vers le mieux et le plus parfait, n'a pas eu d'autre cause et d'autre agent que la nature matérielle.

Quel exemple serait mieux que celui-ci à même de nous faire constater l'impalpable et subtile ligne qui sépare l'erreur de la vérité, et de bien rendre sensible à notre réflexion la proximité, l'identité, la concomitance des deux faces du monde et des deux théories, qui ne sont, au fond, que l'avvers et le revers d'une même médaille?

Et du moment qu'on acceptait avec placidité, une telle doctrine qui faisait créer l'esprit par la matière, combien ne m'est-il pas donné d'espérer qu'on acceptera, avec plus de facilité encore, la vérité, qui est tout juste l'inverse, à savoir : que c'est l'esprit qui crée la matière ! Cette espérance ne peut pas être déçue ; car ne voilà-t-il pas que, venus par des chemins différents, et bien distants les uns des autres, les savants et moi, nous nous rejoignons, néanmoins, à cette clairière lumineuse et centrale, où d'une même voix, nous proclamons que c'est l'*Imparfait* qui est le début de la vie et de toute chose, que c'est lui qui génère *le plus parfait*, et qu'ainsi l'Évolution, de degré en degré, poursuit la Perfection infinie et sans borne ! Mais c'est quelque chose de considérable que cet accord ! Seulement, leurs explications, basées sur les propriétés de l'apparente matière, ne valent pas les miennes, qui seules rendent complètement raison des genèses et des progrès.

Mais, poursuivons notre sommaire historique.

Cuvier fut, à son tour, l'auteur d'une méthode vraiment scientifique pour parvenir à la classification générale de tous les êtres, dans le règne de la zoologie. Or, une classification bien réussie n'est rien moins qu'une Ontogonie complète, abstraction faite du côté métaphysique.

Toutefois, il est difficile de classer, par ordre, les êtres, sans philosopher quelque peu, sur leur origine, naturelle ou surnaturelle.

La Philosophie est, en effet, l'âme de la vraie science; toutes les sciences particulières ne sont que les départements de la Philosophie générale.

La méthode de classification de Cuvier ne fut que l'application de plusieurs principes que Cuvier n'avait pas tous découverts, sans doute, mais qu'il avait, le premier, mis en relief et aussi largement employés.

Le plus simple, qui est le support des autres, c'est la loi des corrélations organiques, telles que la respiration et la circulation du sang, etc. Il faut que l'animal qui a un cœur, ait des poumons ou des branchies, tandis que celui qui a des trachées, n'a pas besoin de cœur; etc.

Le principe de la corrélation des organes conduit à la loi de la subordination des organes. C'est-à-dire qu'un organe dont le fonctionnement exige la présence et l'action d'un autre organe est subordonné à ce dernier.

Puis, la loi de la subordination des organes engendre celle de la subordination des caractères.

Et le tout, par la voie de l'anatomie comparée, permet de constater une si étroite solidarité entre

les organes et les caractères, qu'un seul organe étant donné, il devenait possible de restituer l'organisme tout entier.

Une telle méthode devait conduire Cuvier à la reconstitution des animaux fossiles, et lui faciliter des vues pénétrantes sur le plan de la Nature et sur la genèse des êtres. Il s'y appliqua et réussit à faire sortir de terre toute une faune fossile, et à proclamer que les Espèces qui la composent ne sont pas les Espèces aujourd'hui vivantes; que ces espèces anciennes ont été détruites, et remplacées par celles de la faune actuelle. Enfin, considérant les couches terrestres dans lesquelles se rencontrent ces fossiles, il établit, de plus, que plusieurs faunes, *toutes différentes, toutes anéanties complètement*, par de successifs cataclysmes géologiques, se sont succédé, et ont fait place, en dernier lieu, à celle qui vit autour de nous.

L'histoire naturelle, en étageant les espèces, et en montrant que maintes faunes ont existé et sont mortes, avant l'apparition de l'Homme, donne ainsi, soit dit incidemment, un dur démenti à l'Église, qui ne faisait survenir la peine et la mort sur la terre, que postérieurement à la prétendue faute d'Adam, et comme conséquence de celle-ci. En effet, il est acquis qu'on mourait avant que l'Homme fût né, et par suite bien avant qu'il eût péché.

Plus de cent étages géologiques précèdent celui où l'Homme parut. Or, ces cent étages sont autant de sépulcres, sont autant de cimetières, immenses, et tout remplis d'ossements !

C'est trop souvent, vraiment, qu'on relève, dans la théologie chrétienne, tant de points qui sont en désaccord avec les faits, et surtout, avec la raison.

Car, si les animaux, qui n'avaient point participé à la coulpe, avaient dû subir la punition, c'eût été, de la part de Dieu, une conduite pleine d'injustice. Mais, de ce crime, hélas ! les Saintes Écritures avaient si largement chargé Dieu, tout en le disant infiniment Parfait, que les gens pieux en étaient venus à ne plus s'étonner de l'énormité ni de la fréquence des iniquités du Tout-Puissant. On acceptait tout avec facilité ; rien ne rebutait de la part d'un Dieu qu'avait exaspéré une infraction légère : le larcin d'un fruit, et qu'avait, au contraire, apaisé un crime énorme, la crucifixion de son fils unique !

L'Église ne fut pas une Théologie bien savante ni bien raisonnée ; cela n'empêche pas qu'elle n'ait eu de grands mérites, elle, qui jeta sur les routes humaines toutes les avant-gardes de la Vertu, et qui remplaça les splendeurs sensuelles et luxurieuses du Polythéisme par le délicieux esprit de charité qui s'envola des lèvres de Jésus et courut sur le monde, et par une poésie suave, extatique, et saine dont les blancs monastères ont porté, au plus haut point, les héroïsmes et les beautés.

Cuvier disait : *espèces anéanties* ; Darwin et consorts diront plus tard : *espèces transformées* ; et deux théories, irréductibles à première vue, seront ainsi en présence.

Qu'on en sente bien toute la différence.

Si, comme Cuvier le dit, les espèces meurent et s'anéantissent sous le coup de violentes révolutions géologiques qui les ensevelissent, celles qui leur succèdent, n'en provenant pas, sont donc forcément *créées*. Or, le mot *création* implique l'idée de *Dieu*.

Tandis que si, comme le dit Darwin, les espèces ne meurent pas, mais seulement se transforment et

dérivent les unes des autres, il n'y a plus nécessité d'admettre des créations spéciales et successives, et du même coup on peut écarter mieux la nécessité d'un Dieu, et s'en tenir simplement à la bonne et lourde matière (1).

Cuvier nie la transition d'une espèce à l'autre, d'un type au suivant; en d'autres termes, il rejette la faible hypothèse des fameuses espèces équivoques ou intermédiaires, et, pour lui, en définitive, le type des Espèces n'est pas moins *fixe* que celui des Embranchements.

Les idées de Cuvier étaient, pour la plupart, en opposition formelle avec celles d'un autre grand naturaliste, Geoffroy Saint-Hilaire, l'un des précurseurs de Darwin.

Saint-Hilaire soutenait l'unité de composition de tous les êtres « et ne voyait, dans les Espèces, que les divergences d'un même type primitif ». Conséquemment, il niait les Causes finales, et la Fixité des Espèces.

Pour Cuvier, les Espèces étaient fixes et séparées.

Pour Saint-Hilaire, les Espèces étaient variables et provenaient les unes des autres.

Cuvier *analyste* voit surtout la *Différence*, soit la Discontinuité; il devait donc fatalement être l'homme de la pluralité.

(1) Ceux pour qui le hasard des conditions, et des combinaisons, et des milieux, semble être la seule causalité efficiente, ont-ils, cependant, jamais vu l'aveugle matière reformer les Espèces anciennes et les formes détruites, et troubler, par des résurrections rétrogrades, par de tels regrès, la marche et l'ordre du progrès raisonné, c'est-à-dire du progrès divin, que la nature réalise, et, sans conteste, poursuit, allant toujours en avant et ne rebrousant jamais son chemin?

Saint-Hilaire, *synthétiste*, voit surtout la *Ressemblance*, soit la Continuité; il devait donc fatalement être le voyant de l'unité.

Passons enfin, à Charles Darwin, auteur du transformisme matérialiste. Ou mieux, la théorie du transformisme datait de bien avant lui. En cherchant son point de départ, peut-être ne serait-il pas impossible que nous allussions le découvrir dans les très vieux et très profonds cultes zoomorphiques, et même jusque dans le Totémisme des peuplades sauvages de la race rouge. Mais cette exploration rétrospective, serait, ici, un pur hors-d'œuvre. Ce qui est propre à Darwin, c'est la manière dont il sut présenter et établir cette philosophie zoologique.

Je ne peux me défendre, ici, d'une réflexion. Il n'est pas, sur le globe, de peuple plus enclin à la religiosité, plus dévotieux, plus rigoriste que le peuple anglais. N'est-ce pas, dès lors, une surprise, pleine de malice imprévue, que de voir que c'est lui, par la bouche de trois de ses plus grands savants, Locke, Newton, Darwin, qui a lancé les trois doctrines, idéologique, cosmologique, et ontogonique, les plus capables de conduire le monde à l'athéisme et les mieux faites pour rayer radicalement Dieu de la pensée humaine ?

D'après Darwin (antagoniste de Cuvier, qui, comme jadis l'illustrissime Aristote, soutenait la Fixité des Espèces), les innombrables espèces d'animaux et de plantes qui peuplent la terre dériveraient toutes de quelques types, ou même d'un seul prototype primordial, qui serait ainsi la souche commune de tous les êtres vivants, par voie d'évolution.

Le Darwinisme est basé sur deux principes essen-

tiels, longuement étudiés et savamment documentés par Ch. Darwin, et qui sont :

1° La lutte pour l'existence, ou concurrence vitale.

2° Et la sélection naturelle qui en est le résultat.

En résumé, des Variations individuelles dans les formes organiques, se produisant, peu à peu, sous l'influence, soit de la concurrence vitale, soit du milieu, du climat, de la nourriture, de l'exercice des organes, etc. Puis, propagation de ces variations, que rendraient durables la Sélection naturelle et l'Hérédité. Telle est toute la doctrine zoogénique darwinienne qui paraît aujourd'hui avoir conquis la grande majorité des suffrages compétents.

Ce rapide examen fait des doctrines produites sur l'origine des êtres et des espèces, et attendu que le débat est toujours pendant, je dirai que le transformisme, en général, et que M. Ch. Darwin, en particulier, n'ont point du tout prouvé leurs conclusions, n'ont pas montré que les variations individuelles, fussent, — perpétuées dans une descendance, — capables de devenir ainsi une Espèce nouvelle.

J'ai déjà dit, plus haut, la minceur incroyable de la ligne de démarcation entre le vrai et l'erroné, quant aux phénomènes mondiaux. On le vérifiera maintes fois. C'est un peu comme le jeu de la lumière sur le plumage d'un paon, qui étale, suivant le cas, des couleurs toutes différentes, et toujours magnifiques. Le procédé de l'homme, la méthode du savant, c'est la lumière, et, selon la direction adoptée, la couleur enregistrée est bleue, ou rouge, ou verte, ou mauve. Or, l'oiseau est sous ces nuances diverses. Il nous faut totaliser les

couleurs et, enfin, parvenir à l'oiseau lui-même, c'est-à-dire à l'entier.

Je vais établir la vérité sur ce problème très important.

La véritable Évolution est, tout au fond, semblable à celle que Darwin imagine, mais elle en diffère du tout au tout, quant aux moyens, quant à la nature, et quant à l'influence des causes.

Surtout, la véritable évolution est le contraire de la cosmologie judéo-chrétienne, qui présentait le Bien, la Perfection, au début des genèses, qui plaçait l'Être infiniment Parfait au chef des mondes, et qui faisait aller le tout, par une pente affreuse, vers la laideur, la mort et la damnation!

Ce qui est vrai, c'est que tout a commencé et commence au plus bas, au très bas, en Enfer; ce qui ne veut pas dire que ce soit toujours par le *plus petit*, bien que cela soit, néanmoins, très fréquent. Cela veut dire que tout commence par le plus laid, le plus mauvais, le plus défectueux, le plus imparfait, le plus mal.

Toutefois, si on y tenait, je pourrais dire que le minimum du Positif, sa plus petite quantité, est insérée, en Bas, dans la plus grande quantité, dans le maximum du Négatif; et, inversement, que, en Haut de l'Évolution, le minimum du Négatif est inséré dans le maximum du Positif. C'est une double série dont l'une croît, tandis que l'autre décroît.

Monstrueux, ou microscopique, peu importe, l'Être premier, la créature primitive est le minimum du beau et du bien, donc le maximum de l'horrible.

L'état initial des choses et des êtres est pour inspirer l'épouvante et le dégoût. Puis, à partir de

ce bas point, terrifiant et répugnant, tout se relève, monte, et progresse.

L'imperfection la plus accentuée est à la base de toutes les choses. Toutes les espèces, y compris l'espèce humaine, débutent par l'état sauvage et s'acheminent, ensuite, par des progrès lents et successifs, vers la civilisation, vers la beauté du corps, de l'âme et de l'intelligence.

L'inverse était donc bien fâcheusement enseigné par l'Église, qui, monogéniste, et ignorante du sens profond de la Bible, montrait Adam et Ève, couple progéniteur, dans un état parfait de beauté physique, intellectuelle, et morale, et faisait descendre ensuite, et provenir d'eux, toutes les races humaines, jusqu'aux plus viles et aux plus atroces. C'était encore du transformisme, mais un transformisme à rebours, déplorable et désespérant, comme l'a justement remarqué M. Mathias Duval.

Cette question des Espèces, au demeurant, n'est autre que le problème des *Universaux*. Aux deux bouts d'une table commune, Positivistes et Scolastiques explorent le même sujet. L'ontologie et l'ontogonie, c'est le recto et le verso d'une seule et même science. Ce que nous avons déjà vu à l'égard des *Universaux*, nous servira donc sur le présent terrain.

Le progrès des individus et des espèces, la sélection naturelle, universelle, sont, en vérité, de nature divine et spirituelle. La sélection ne résulte pas du libre jeu des forces matérielles. Il n'y a point de matière, il n'y a point de forces matérielles, il n'y a rien que la Volonté de Dieu, unique cause.

Cette sélection procède donc, tout entière, de l'Esprit Créateur. C'est lui qui la veut, l'effectue,

la réalise, et la poursuit à travers les étages infinis de l'Éternité. Le Progrès général, c'est le processus logique, esthétique, et moral, que suit la sagesse unique et éternelle, et sa finalité est d'aller sans cesse, et en tout, du mal au bien, du bien au mieux, à l'infini.

L'autre version qui l'attribuait, ce progrès, aux chairs, aux matières organisées, faisait vraiment trop d'honneur à ces sortes de boyauderies que sont les corps.

Et puis, la sélection vraiment et uniquement matérielle, soit celle des Darwiniens, aboutirait ignoblement et fatalement à la suprématie des violents, des carnassiers, des féroces. L'unique devise serait : la force prime le droit ! L'unique règle de vie serait la violence, le pillage, le terrorisme, le brigandage ! Or, non ; ces choses ne sont que des infamies, et des infamies ne peuvent être des principes éternels. Heureusement, la vie est gouvernée par autre chose que par des lois brutales et aveugles ; elle est morale et esthétique, elle s'achemine vers le règne de la beauté, et elle aboutira à la prédominance des bons, des tendres, des meilleurs.

Au surplus, les observations expérimentales de Ch. Darwin sont tout à fait contraires à ses conclusions. Celles-ci ont été mal déduites. Il ne ressort nullement de ses expériences que de nouvelles Espèces proprement dites, apparaissent par les voies qu'il indique. Il en résulte simplement qu'on voit des *variétés* se produire dans l'intérieur d'une espèce et sans le moins du monde déborder du cadre de l'espèce considérée. Les variétés sont et restent des variétés, rien de plus.

Darwin a fait une hypothèse, puis, obsédé par

l'idée préconçue, il a entassé et accumulé des documents, sans s'apercevoir que de sa propre main il amassait les preuves de son erreur théorique.

Quoi qu'il en soit, les faits le démentent. Les fraisiers à plusieurs folioles ou à une seule foliole sont toujours des fraisiers; l'églantier sauvage devient, par la culture, le rosier superbe, mais le rosier privé de soins pousse des sauvageons qui sont des églantiers et retourne lui-même à l'état d'églantier sauvage. C'est donc d'un côté ou de l'autre toujours la même espèce. Et pareillement pour les pigeons, pour les moutons, les bœufs, les chevaux, les ours, les poules, les canards, etc., etc. Nonobstant toutes les singularités quelconques rencontrées et propagées, tant dans le corps extérieur que dans le squelette, ce sont toujours des moutons, toujours des bœufs, etc., etc.

A telle enseigne que le croisement de ces individus variés est normal; ils s'apparient très bien, leur accouplement est ordinairement fécond et les produits en sont d'ordinaire pareillement féconds. Ce qui n'a pas lieu quand on unit des individus appartenant à deux espèces incontestablement différentes; dans ce cas, les métis hybrides ne reproduisent pas.

Or, cela est un argument avancé par nombre de naturalistes, et les travaux de Broca, quoi qu'on dise, n'ont nullement ruiné ce critérium dont la réelle valeur sera plus loin appréciée. La fécondité de certains soi-disant hybrides prouve tout bonnement l'identité d'espèce des parents (tels le loup et le chien). L'infécondité a une valeur probante infiniment plus faible; on la rencontre, en effet, dans les unions les plus normales; celle donc de certains autres soi-disant hybrides est un simple accident

individuel. Pour conclure, Broca n'aurait abouti qu'à prouver, mieux que quiconque, l'impossibilité de marier utilement des espèces *indiscutablement distinctes*, c'est-à-dire de perpétuer le fruit de leur union, aussi anti-naturelle que celle de la carpe et du lapin. Mais au fond y en a-t-il? Les Espèces et les Genres, EN REMONTANT, ne rentrent-ils pas les uns dans les autres comme le prouvent mes Universaux? Nous reprendrons ce point dans un instant.

Et puis, la procréation et la fécondité ne sont que des illusions!

Ah! combien tout cela est subtil, et combien la Vérité a des faces diverses, contiguës et nombreuses!

L'œuvre divine est simple en principe; elle est furieusement immense et compliquée dès qu'on s'éloigne du centre et qu'on s'engage dans le dédale environnant.

Imaginez une plaque tournante d'où partiraient une infinité de voies et de rayons qui, dans tous les sens, iraient éternellement à l'infini!

Voilà l'œuvre, voilà la Vérité, voici Dieu au milieu des merveilles innombrables de l'interminable et féconde Création!

Mais demeurons sur le versant des phénomènes ostensibles, et considérons maintenant les hommes. Des conditions de vie et d'éducation, privilégiées et raffinées, peuvent à la longue faire des familles aristocratiques et patriciennes, telles celles des Scipions, des Médicis, des Bourbons, etc., etc., mais où voit-on que les membres de ces familles aient sauté au delà de l'humanité, et cessé d'appartenir à l'espèce commune?

Darwin a donc étourdiment tiré de ses observations expérimentales des conclusions excessives et

injustifiées. Ses travaux, par une ironie imprévue, sont pour consolider la thèse contraire. C'est en ce sens qu'ils sont utilisables et excellents, encore bien que, sans doute, leur auteur ait pu ne pas leur réserver cette destination ni ce rôle.

Je soutiens donc que les Espèces ne dérivent pas les unes des autres comme l'entend le Darwinisme, mais qu'elles se succèdent de par le fait de la conception divine et créatrice.

Et, pour le démontrer, rien ne me serait plus efficace que d'établir que la procréation matérielle des êtres n'existe pas; que les pères ne sont pas les auteurs de leurs enfants, et que ceux-ci ne sont pas les fils de leurs pères. Ce serait étrange, mais ce serait couper par la racine la doctrine de Darwin. Eh bien, c'est cela même qui est la vérité. La théorie de la procréation ou filiation naturelle est fausse, qu'elle s'applique aux êtres, aux religions, aux langues, ou à n'importe quels objets de l'univers. La vérité est que tout est posé harmoniquement, à côté ou à la suite, par connexion ou succession, et ce, par l'unique Créateur spirituel de toutes choses, Dieu.

La collection des êtres est une *chronologie*, et non une *généalogie*.

D'où, s'il n'y a ni paternité, ni maternité, matérielle et naturelle, ni filiation réelle, il n'y a point d'hérédité, bref, il n'y a réellement aucune de ces choses qui étaient indispensables aux transformistes pour formuler et défendre leur hypothèse.

En définitive, Dieu seul *crée*, et, sans cesse, il crée tout ce que les phases de l'Évolution apportent à la lumière de la vie. Lui seul est le Père de tous les êtres. Tous les êtres sont entre eux, au moins,

des collatéraux, des consanguins; mais le mieux est qu'ils sont *un*. Et, en ce sens, Dieu n'aurait bien qu'un Fils unique : l'Homme, l'Adam-Ève, l'Homme universel et androgyne.

Extraits du « Pur Esprit »

Les termes suivants : Bonté, Beauté, Couleur, Grandeur, etc., sont des entités, tout comme le mot : Humanité. Donc, ce sont des Universaux. Ils sont indessinables à part, car ils ne sont que concevables. Et, encore, leur conception mentale n'est possible, que par l'envisagement des différences essentielles qui doivent aboutir à les distinguer des autres universaux.

Une fois que le type universel est conçu, il s'agit de le réaliser. Cette réalisation n'est que le passage de l'abstrait au concret, que le déploiement du pluriel dans le singulier.

Le concret, répétons-le, n'est pas plus *réel* ou matériel que l'abstrait, et n'est pas moins *idéel*. Cette réalisation n'est donc que la détermination de l'Universel, opérée dans l'infinie série de son multiple, dans l'infinie variété qu'implique son unité.

Par exemple, la Beauté se détermine et se concrétie dans l'immense manifestation de toutes les beautés, de même que l'Humanité se traduit et se concrétie dans l'immense pullulement de tous les hommes. Il en est ainsi de toutes les entités sans exception. L'Entité, l'Universel, le Pluriel ne peut entrer dans l'ordre du sensible, que par la voie de la concrétion, de l'individuation; et celle-ci comporte la gamme inépuisable du *Moins* au *Plus*, soit l'infini mathématique.

Toutefois cette série de concrétions, bien qu'infinie en principe, est soumise à l'observance des lois de l'harmonie, c'est-à-dire des proportionnalités et des relativités qui sont justement celles de la logique et de

la mathématique, et qui tiennent la Raison suprême et créatrice à l'abri de tout excès et de toute absurdité.

Je veux une image à l'appui de ma pensée. Un des objets les plus usuels de l'arsenal féminin constitue une fort belle figure schématique de haute métaphysique, c'est l'éventail. *Fermé*, il est l'Universel contenant en puissance les Individuels, l'Unité contenant en puissance le multiple. *Ouvert*, il est en acte, et déploie les individuels, les déterminés en une vaste série de Différences, reposant sur l'Identité, et s'en allant, par degrés, tomber jusqu'à la ligne droite, dont les deux extrémités, opposées diamétralement, sont des antipodes, soit les lieux des Contraires.

Le système hégélien de la Thèse, de l'Antithèse et de la Synthèse me paraît pouvoir s'éclairer fructueusement par l'emploi de cette féconde et mystérieuse figure.

Tout d'abord, j'y insiste, le Néant, de Hegel, ne peut pas signifier le néant proprement dit, le Rien, le tout-à-fait Rien, car le Rien ne peut pas *devenir*. Ce doit être le point le plus minuscule, le degré le plus bas, c'est-à-dire l'*infiniment petit*, comme on le comprend dans le principe mathématique qui s'énonce ainsi : $\infty = 1/0$; ce qui exprime, en traduction logique, qu'en partant de l'Unité, on va : 1° par immanence, vers zéro ; 2° par transcendance, à l'infini. D'où, l'on peut dire que le *Tout* procède du *Rien* par une sorte d'évolution, ou, en d'autres termes, que l'infini est fonction de zéro.

Et maintenant, prenons un éventail, en posant, par la pensée, que chacune de ses lames est une multitude de lignes, donc, de points.

L'éventail, *fermé*, sera un Universel non déployé. ouvrons-le, *horizontalement*. Voici qu'il se déploie en une série de lames, jusqu'à former un demi-cercle. C'est la *Thèse*, selon le système de Hegel. Chaque lame est un sous-universel avec son propre multiple.

Le déploiement de l'éventail effectue le développe-

ment de l'Universel principal, par la distinction, par la détermination des nuances et des degrés de l'Idée maîtresse; et chaque degré ou nuance est un être, une chose, un fait, un événement.

Les lames ne sont pas et jamais dans un même plan; c'est au contraire une suite de plans successifs et étagés, qui forment une évolution dans un ordre ascensionnel et par une progression de gradins.

En ces notions de déploiement, d'étagement et de succession, se retrouvent impliqués les concepts fondamentaux d'Étendue, de Mouvement et de Temps; il convient de le sentir.

Et le déploiement de l'éventail ira jusqu'à coïncider avec le diamètre du cercle, traçant de la sorte la ligne des antipodes, ou chaîne des pôles opposés, soit des Contraires propres, que le concept général enfermait en lui.

En l'état, qu'un deuxième éventail soit posé horizontalement sur le premier, de manière à se déployer en sens inverse, ce sera *l'Antithèse*. Il couvrira la deuxième partie du cercle, mais en projection, et non dans le plan, jamais dans le plan. Ce second éventail sera l'Universel qui s'oppose au précédent, et il aura, de même, en soi, sa chaîne des pôles, ou ligne extrême de ses propres Contraires. Et ainsi de suite (1).

Enfin, la *Synthèse*, c'est la vaste et lente spirale que forme, peu à peu, dans l'Espace, l'empilement des éventails les uns sur les autres.

De cette grande totalisation, rien n'est à rejeter, car, tout ce qu'elle contient et déroule est vrai, nécessaire et réel. Ce sont les feuillets du grand Livre de la Vie, où le Dramatique, l'Héroïque et le Comique alternent et se mélangent en un rythme poignant; c'est l'escalier hélicoïde de l'Effort divin et du Progrès éternel. Sur

(1) Voir un livre admirable et de science superbe : *Une Nouvelle Logique*, par L. Foucou. Imprimerie Reiff. Paris, 1879.

son central pivot, linéaire et indéfiniment rectiligne, il monte insensiblement, éployant tout à l'entour de son essor, l'incessante et pullulante Évolution circulaire, de toutes choses, de bas en haut, sur une courbe sans fin.

— La science moderne au sujet des Espèces, et, au lieu du mot *anéanties*, dit aujourd'hui *transformées* : encore bien qu'il y ait, positivement, des espèces qui ont entièrement disparu, sans laisser de représentants, directs ni indirects. Pour la science, les espèces actuellement vivantes ne sont point des créations subites et improvisées ; elles dérivent des espèces précédentes non anéanties. Ces dernières ont évolué, se sont modifiées et ont abouti aux caractères et aux formes que nous avons sous les yeux. D'ailleurs, ceux qui rayaient Dieu, comme n'étant qu'une enfantine hypothèse ; ceux qui le niaient comme étant parfaitement inutile du moment qu'on avait devant soi, la matière, la physique et la chimie, ceux-là, dis-je, ne pouvaient être que de simples et épais transformistes.

Mais les fameuses espèces, dites *équivoques*, n'existent pas et ne sont qu'une pure imagination. Car, au surplus, s'il y avait des espèces équivoques, il n'y aurait plus d'espèces proprement dites ; il n'y aurait plus rien que les variétés, à l'infini, d'une même et seule espèce ; ce qui paraît insoutenable, du moins sur le plan du monde sensible.

« Il y a sans doute, dit M. Charles Mismar, autant de souches humaines qu'il y a de différences organiques nettement caractérisées. L'anatomie montre de tels écarts entre les races humaines, qu'il est impossible de les rattacher à une souche unique. On peut supposer plusieurs évolutions parallèles ou consécutives, ayant abouti à l'organisme humain. La Linguistique confirme ce jugement. Tandis qu'elle découvre une étroite parenté entre les langues d'une même race, indépendamment de leur antiquité et de leur dispersion, elle ne peut relier deux langues appartenant à deux races différentes. »

Les classifications naturelles se présentent, en effet, par groupes distincts et indéniablement distincts.

Au contraire, si nous abandonnons la région du monde sensible, pour celle de l'Esprit pur, soit du monde de la Pensée, alors, la contiguïté serrée qui existe entre les genres et les espèces, aboutit bien à la vision d'une évolution unique, progression d'une seule et initiale semence, ou souche, car, au fond, la Nature entière n'est que le développement successif et graduel de l'Idée divine, une et féconde.

Ici-bas, et dans le mouvant des formes, la Nature se présente comme un arbre gigantesque, un tronc puissant, avec des rameaux principaux et des branches, etc., mais, avec cette particularité, que les lignes ne se raccordent pas exactement. La loi de *continuité*, tant affirmée par des philosophes, est fautive sur le plan physique et objectif du monde. En réalité, tous les phénomènes y sont distincts, et successifs, et rompus et soumis à une loi générale : la loi de la saccade, de la *discontinuité*, de l'intermittence. Partout, il y a solution de continuité. *Donc, le principe de causalité matérielle y sombre.* La Nature ne fait toujours et partout que des *sauts*. C'est comme un défilé rapide de clichés cinématographiques, non liés, non confondus, bien séparés, au contraire, mais produisant par leur vitesse, l'illusion d'une unité continue. La Nature sensible, c'est une œuvre enlevée lestement, une sorte de hardi et mâle croquis, où la main de l'Artiste aurait suffisamment rapproché ses traits pour en exprimer l'harmonie, mais en laissant, entre le tronc et la ramure, entre les rameaux et les branches, entre tous les points mêmes dont ses lignes sont faites, des intervalles, des solutions de continuité, incapables de nuire à l'accord, et néanmoins visibles et palpables et de nature à bien faire saillir les *Différences*. C'est comme un large fusain, admirable, vigoureux, grandiose où les jonctions seraient négligées, et qui aurait, avec un

dessin linéaire où les intersections et raccords sont méticuleusement effectués, toute la différence d'une production fougueuse du génie, avec un plan tracé à la règle, au compas et à l'équerre, par un placide géomètre-arpenteur. Mais, sur le plan du monde intelligible, la trame est *continue* et ne présente plus *aucune disjonction* ; c'est l'enchaînement logique et univoque des Concepts.

Le Naturant, lui, ne fait point de sauts. Et sur ce plan transcendantal, nous pouvons recueillir le dernier mot sur le mystère des Espèces, et conséquemment, de ce qu'on appelle l'Évolution, ou la genèse des êtres ; le voici :

Tout est purement Idéal, Image, Imaginé, Imaginaire.

Tous les hommes sont un seul homme, l'Homme : Adam.

Toutes les femmes sont une seule femme, la Femme : Ève.

Adam et Ève font une Dualité, dont les deux termes sont deux contraires ; donc, sont identiques.

Par là, cette dualité constitue, au fond, une Unité : qui est l'Humanité : l'Adam-Ève.

Et, ainsi, vont toutes choses, et tous les êtres, et toutes les espèces, et tous les genres, et toutes les familles, et tous les ordres, et toutes les classes, et tous les embranchements, et les règnes, et les mondes.

Tous les artistes sont un seul Artiste ; tous les savants sont un seul Savant ; tous les poètes sont un seul Poète ; tous les criminels sont un seul Criminel ; tous les chiens sont le Chien ; toutes les roses sont la Rose ; tous les arbres sont un seul Arbre ; tous les végétaux sont un seul Végétal ; tous les métaux sont un seul Métal, etc. Partout l'universel-Un se ramifie dans un Multiple inouï qui épuise toutes les variétés que cette unité-mère comporte et implique, et qui déroule toutes les gammes infinies du Plus et du Moins.

Toutes les Espèces se réduisent, chacune, à une dualité; et chaque Dualité, ou Couple constitue une unité spécifique, et d'espèce en espèce, on aboutit à Dieu, source de tout, et tout, lui seul.

Et Dieu est, de la sorte, le lieu de toutes les Dualités, soit de tous les Contraires identiques, et l'Unité de toutes les unités, l'Être des êtres; la seule et unique Personne, éternelle, Une-multiple.

Si le lecteur veut prendre une idée claire de l'universel Humanité, et par le moyen de celui-ci, bien comprendre tous les autres Universaux, il dessinera un gros arbre, qui aura une seule souche, un seul tronc puissant, lequel, à une certaine distance du sol, se divisera en deux autres troncs.

L'unique et puissant tronc qui porte les deux autres sera le Genre Humain, l'*Humanité*.

Le tronc de droite sera le Masculin, ou l'Homme, *sui generis*, ou *Adam*.

Le tronc de gauche sera le Féminin, ou la Femme, *sui generis*, ou *Ève*.

Sur chaque tronc les rameaux et les branches éploieront les Espèces, les Races diverses.

Enfin, chaque feuille sera un individu; chaque feuille du tronc de droite sera la tête, la figure, le visage d'un homme, César, Napoléon, Socrate, Aristote, vous, moi, et puis, successivement, de tous les hommes passés, présents ou futurs. Chaque feuille du tronc de gauche sera, de même, la tête, la figure, le visage d'une femme particulière, donc, le total de ces feuilles sera la collection de toutes les femmes passées, présentes et futures.

Toutes ces têtes d'hommes auront ainsi un seul et unique Corps; et de même pour les femmes.

L'unique et vrai nom de tous les hommes est donc Adam; l'unique et vrai nom de toutes les femmes est donc Ève. Les autres noms qu'ils se donnent ne sont que des surnoms.

Le gros tronc commun, soit l'Humanité, c'est Adam-Eve, l'Androgyne entitaire.

Ici, je précise une dernière fois le mot *Entité*. Il veut dire : ce qui est à l'état *d'entier*, de compact, de bloc, d'indivis, de non éployé, de général et universel ; comme Unité signifie ce qui est à l'état d'Un.

Tous les Universaux sont donc des Entités.

Et maintenant que le lecteur relise mes Universaux ; il comprendra leur divin et prodigieux enchaînement, et d'entité en entité, il ira de lui-même jusqu'à Dieu, Universel suprême, sans pouvoir négliger le plus léger brin d'herbe, ni le moindre insecte.

De ceci et de ce que nous savons touchant la fausseté des théories matérialistes, il résulte que la doctrine moderne darwinienne du Transformisme, n'aurait chance d'être vraie que dans l'*intérieur* des Espèces, sans extériorisation aucune, sans nulle violation des limites fondamentales, des frontières infranchissables, qui règnent entre les espèces.

Autrement et mieux dit, les individus d'une même Espèce peuvent bien présenter des caractères particuliers et originaux et paraître les transmettre à leurs pseudo-descendants, et, ainsi, servir de point de départ à une Variété, mais sans que ces modifications fassent, jamais, sortir de l'Espèce les individus singularisés ; et surtout sans jamais qu'on puisse voir des individus changer de classe, d'ordre ou d'embranchement ; c'est-à-dire greffer, sur le rameau ou la branche qui les possède, rien autre chose, jamais, qu'une variété de qualités, ou de couleurs, etc., ce qui n'attente en quoi que ce soit, au Genre, à l'essence de l'Espèce. C'est ainsi qu'on verrait des enfants d'une même famille devenir l'un magistrat, l'autre militaire, un autre prêtre, un autre épicier ; celui-ci obèse, l'autre maigre ; tel boiteux, tel chauve, un dernier bossu, etc., sans qu'il y eût là, plus que des différences d'habit, de beauté, d'allure, laissant subsister absolument la communauté